

L'adornisme français des années 1950

Arguments et le Nouveau Roman comme moments d'une dialectique
négative

Thomas Franck



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/grm/955>

DOI : 10.4000/grm.955

ISSN : 1775-3902

Éditeur

Groupe de Recherches Matérialistes

Référence électronique

Thomas Franck, « L'adornisme français des années 1950 », *Cahiers du GRM* [En ligne], 12 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 02 janvier 2018. URL : <http://journals.openedition.org/grm/955> ; DOI : 10.4000/grm.955

Ce document a été généré automatiquement le 2 janvier 2018.

© GRM - Association

L'adornisme français des années 1950

Arguments et le Nouveau Roman comme moments d'une dialectique
négative

Thomas Franck

Il faut en général de 50 à 200 ans pour qu'un
penseur allemand de génie soit apprécié en France.
Nous nous efforcerons, à votre égard, de hâter un
peu les choses¹.

- 1 Un lieu commun relatif à la présence de la pensée de Theodor W. Adorno en France dans les années 1950 réside dans le postulat de sa difficile réception. Le philosophe aurait souffert, selon Miguel Abensour², d'un relatif désintérêt de la part du champ intellectuel français et le transfert de sa philosophie n'aurait été possible que tardivement, dans les années 1960, voire après sa mort, dans les années 1970 et 1980³. Nous proposons d'interroger et de critiquer ce lieu commun en tentant de comprendre la manière dont différents lieux et milieux ont permis une réception vivante de la pensée d'Adorno, dès la deuxième moitié des années 1950, ainsi qu'un développement de perspectives théoriques et méthodologiques très proches des conceptions francfortoises. Pour ce faire, nous nous concentrerons sur plusieurs matériaux essentiels dans la compréhension des évolutions, des contradictions et des déplacements de la réception adornienne en France, à savoir les revues intellectuelles – nous nous focalisons dans cet article sur *Arguments* mais mentionnons l'importance de *Diogène*, *Archives européennes de sociologie*, *Mercure de France* et *Communications* –, les conférences prononcées par le philosophe à Paris, les correspondances que celui-ci a entretenues avec le monde intellectuel français ainsi que plusieurs productions ne faisant pas explicitement référence à Adorno mais étant marquées de son empreinte ou ayant préparé sa réception. Ces différentes matérialités du discours intellectuel permettront de saisir la manière dont s'opèrent à plusieurs niveaux

et de façon progressive la préparation, le transfert et l'actualisation critique d'une pensée étrangère.

- 2 Précisons d'emblée qu'Adorno était lui-même soucieux de sa propre réception française, écrivant à Alex Lindenberg le 9 novembre 1959 : „Selbstverständlich bin ich an der Frage der französischen Übersetzung der 'Minima Moralia' aufs lebhafteste interessiert und würde mich sehr freuen (...)“⁴. Le philosophe prit d'ailleurs le soin de corriger les traductions envoyées par Lindenberg, réalisant des commentaires et des suggestions terminologiques et stylistiques en français et faisant relire la traduction à deux spécialistes qui la jugèrent trop éloignée du texte („nicht nahe genug am Text“) et pas assez soignée („nicht sorgfältig genug“⁵). Le philosophe envoya également plusieurs lettres et télégrammes à Gallimard qui montrent l'attention qu'il porte à la bonne compréhension de son œuvre en France, choisissant lui-même ses traducteurs, et manifestant, en français, ses inquiétudes : « Beaucoup inquiété à cause du problème de la traduction de mes conférences »⁶. L'enthousiasme d'Adorno à l'idée d'être reçu en France était à la mesure de l'obséquiosité de ses interlocuteurs parisiens, comme l'atteste la lettre suivante du philosophe à Edgar Morin, preuve d'un « lien presque émotionnel avec la France »⁷ selon les termes de Danilo Scholz :

Daß es für mich, als den Sohn einer französischen Mutter, der sich mit Frankreich aufs allertiefste verbunden weiß, eine ganz besondere Genugtuung sein wird, wenn das, was ich versuche, in Paris nach Hause findet, ist fast zu selbstverständlich, als daß ich es eigens noch sagen muß⁸.

- 3 À partir de ces premières remarques, nous soumettrons l'hypothèse que l'une des difficultés liées à la réception de cette philosophie se situe, non dans un désintérêt mutuel des champs français et allemand, mais dans les exigences et les prudences d'Adorno lui-même, qui se méfiait des mésinterprétations qui auraient notamment été produites par l'ancrage profond de la pensée heideggérienne en France et par les divergences d'héritage philosophique entre les traditions marxistes allemande (profondément marquée par l'hégélianisme) et française (influencée, de manière certes conflictuelle, par la phénoménologie existentialiste). Véritablement impitoyable dans les critiques qu'il formule envers ses propres collègues – personne n'échappe à la rigueur théorico-critique du philosophe, de Siegfried Kracauer à Herbert Marcuse, en passant par Erich Fromm, Leo Löwenthal et même Walter Benjamin⁹ –, Adorno ne pouvait qu'être d'une extrême intransigeance dans la publication de ses propres œuvres afin de leur assurer un transfert favorable. Précisons, à l'appui de cette hypothèse, qu'un malentendu semble s'être produit entre Adorno et *Arguments* à la fin de l'année 1959 à propos d'un projet de traduction, Lindenberg lui écrivant : « Nous avons toutes les raisons de croire que cette publication avait reçu votre accord préalable, et nous sommes sincèrement très navrés de ce malentendu »¹⁰. Plus tôt Adorno demandait à Morin la correction d'une erreur qu'il trouvait « assez pénible »¹¹, à savoir l'oubli de la mention du nom de Max Horkheimer comme auteur de la *Dialektik der Aufklärung*, correction opérée dès le numéro suivant. Ceci démontre une attention réelle ainsi qu'une volonté d'exactitude, parfois mêlées de réticence et d'exaspération condescendantes, dans la bonne réception de son œuvre où « chaque mot est soigneusement pensé » – „jedes Wort ist (...) sorgfältig bedacht“¹².
- 4 Les nombreuses correspondances d'Adorno, dès le milieu des années 1950, avec Robert Minder, Karl Löwith, Georges Friedmann, Jean Stötzel, Lucien Goldmann, Edgar Morin et Kostas Axelos – pour ne citer ici que les figures principales du milieu gravitant autour d'*Arguments* et des institutions préparant les conférences parisiennes d'Adorno –

témoignent, sinon d'une réception effective, du moins d'une attention soutenue envers son œuvre et nuancent l'idée d'Abensour d'un retentissement minime de la présence du philosophe francfortois en France¹³. Conjointement à la mention par Stötzl de l'« inoubliable stimulation spirituelle »¹⁴ qu'ont suscitée les interventions d'Adorno à la Sorbonne en 1958, une lettre de Friedmann déconstruit ce pessimisme :

Elle [votre lettre du 12 décembre 1958] me donne l'occasion de vous dire encore le profond écho que votre visite à Paris a suscité et le souvenir durable qu'elle a laissé parmi tous ceux qui vous ont entendu. En particulier, soyez assuré que le Séminaire que vous avez bien voulu donner à la Sorbonne a été hautement apprécié par les chercheurs qui y ont assisté. C'est un public difficile et j'avais pu rarement observer chez eux des réactions aussi chaleureuses¹⁵.

- 5 Un autre témoignage significatif, cette fois sur le plan musical, est celui de Pierre Jean Jouve qui s'engage en 1957 auprès d'Adorno, avec qui il correspond au moins depuis 1956, « à aider (...) la diffusion de [ses] œuvres en français »¹⁶. Toujours dans le champ des théories musicales, Adorno correspondait depuis longtemps déjà, au moins depuis 1946, avec René Leibowitz, animateur important des *Temps Modernes*, à qui il livre, en 1948, une critique de la lecture sartrienne de la phénoménologie d'Edmund Husserl et de Martin Heidegger¹⁷. Leibowitz avait d'ailleurs, dès 1945, contribué à la réception des théories musicales de la Neue Musik, autour des figures centrales d'Arnold Schönberg et de T. W. Adorno, dans *Les Temps Modernes*, revue qui publie aux côtés de textes de W. Benjamin de nombreuses analyses musicologiques.
- 6 Comme l'a observé Alain-Patrick Olivier¹⁸, il est évident que l'hétérogénéité des domaines couverts par la pensée adornienne fut telle qu'il est difficile de dégager une réception univoque et unidimensionnelle de celle-ci. Toutefois, il faut arguer contre celui-ci que l'interdisciplinarité constitutive de la pensée adornienne, où la critique d'art est foncièrement connectée à la dialectique philosophique, elle-même moteur de la sociologie critique, ne peut être nettement segmentée et compartimentée. Cette interrelation des différents pans de la pensée adornienne, la revue *Arguments* et ses animateurs l'avaient fort bien comprise, offrant conjointement des traductions et des commentaires relatifs à la critique de la culture, à la recherche sociologique, à l'analyse de la technique musicale et à la spéculation philosophique d'inspiration hégélienne. Dans ce sens, le commentaire de Goldmann dans une lettre à Adorno datée de 1959 explicite le souhait, en partie exhaussé, de couvrir tous les horizons de la pensée adornienne : „von Ihren Aufsätzen erscheint der 'Hegel' in Arguments, die 'Musik' in den Temps Modernes. Die Empirische Soziologie muss ich noch irgendwo unterbringen“¹⁹.
- 7 En se concentrant sur la réception de ce qu'il est convenu d'appeler, dans une formule suffisamment englobante, le matérialisme dialectique attentif à la critique de l'industrie culturelle et de la technique en régime bourgeois – thématiques omniprésentes dans les critiques marxistes tant françaises qu'allemandes des années 1950 –, cet article se donne pour objectif de déceler, dans plusieurs travaux sociologiques, sémiologiques, linguistiques, littéraires et philosophiques français, une traduction et une actualisation de l'œuvre adornienne. Nous tâcherons donc d'analyser la manière dont peut se lire en filigrane de plusieurs productions intellectuelles françaises une pensée d'inspiration adornienne et de comprendre, dans le même temps, l'importance de la revue *Arguments* dans ce processus de mise en dialogue. Celle-ci peut en effet être conçue comme un véritable espace discursif collectif, dynamique et critique influençant les productions individuelles de ses collaborateurs et participant aux grandes orientations théoriques de la pensée marxiste de la seconde moitié des années 1950 et du début des années 1960.

Hypothèses et méthodologie

Une sociabilité prise entre marxisme et phénoménologie

- 8 Un élément fondamental vient d'être relevé et permettra d'éclairer la dimension conflictuelle du transfert de la pensée dialectique d'Adorno en France, à savoir la présence remarquable de la pensée de Heidegger²⁰, qui fut longuement discuté dans les revues des décennies précédentes, principalement dans *Bifur*, *Esprit*, *Les Temps Modernes*, *Critique* ou *La Table Ronde*. Cette réception de la phénoménologie heideggérienne en France a donné lieu à une rhétorique anthropologique, voire anthropomorphique, et à une conception subjectiviste du rapport à l'objet, principalement dans les travaux de Jean-Paul Sartre. Celui-ci se réfère, comme Alexandre Kojève, à la traduction par Henry Corin de *Dasein* par « réalité humaine », traduction réalisée dans *Bifur* en 1931 puis lors de la publication française de *Was ist Metaphysik?* en 1938. D'autre part les milieux marxisants avec lesquels dialogue Adorno dès le milieu des années 1950 sont eux aussi nettement influencés par le philosophe de Fribourg, la revue *Arguments* y faisant souvent référence, publiant certains de ses textes et donnant la parole à son ancien élève Marcuse (dans un article, évidemment critique, « De l'ontologie à la technologie ») ainsi qu'à Georg Lukács, dont les travaux étaient en constant dialogue avec l'œuvre heideggérienne. Il sera dès lors nécessaire de comprendre la réception d'Adorno, ses obstacles et ses retournements, en étroite relation avec la réception de l'ontologie de Heidegger, qui est pour Adorno « a crucial interlocutor »²¹, selon les termes de Samir Gandesha, particulièrement à propos des notions d'aliénation et de réification en rapport avec celle d'expérience (*Erfahrung*).
- 9 Afin de comprendre le déplacement qu'induit Adorno dans le champ intellectuel français autour de ces questions d'aliénation et de réification ainsi qu'à propos du statut de la philosophie dans son rapport à la matérialité de l'expérience phénoménale, il sera nécessaire d'étudier les lieux et les milieux où est reçue sa pensée, ceux-ci étant conçus en tant que sociabilités intellectuelles, c'est-à-dire comme autant de mises en dialogue critiques et collectives de plusieurs héritages, phénoménologique, dialectique, sémiologique, littéraire, etc. Ceci permet de comprendre la manière dont une pensée s'ancre dans un discours de groupe en transformant ses pratiques, en influant sur des acteurs qui ne sont pas nécessairement tous en contact direct avec le philosophe reçu. De plus, cette insistance sur une sociabilité conflictuelle, où le dialogue se vit sur le mode du dissensus mais aussi de l'amitié, permet de comprendre en quoi le discours collectif qui émerge de l'interrelation et de la synthèse de différentes influences disciplinaires est le vecteur d'innovations rhétoriques autant que conceptuelles. Les influences diverses et contradictoires de Heidegger, d'Adorno et de Lukács doivent dès lors être pensées comme autant de forces en présence qui s'affrontent, se superposent et donnent naissance à de nouvelles orientations discursives que traduit l'hétérogénéité d'*Arguments* en tant que matérialisation éditoriale d'une sociabilité intellectuelle.
- 10 La critique de l'industrie culturelle développée par Adorno, si elle exploite plusieurs éléments également interrogés chez Heidegger, entend dépasser celui-ci en montrant que sa pensée de l'ontologie est elle-même une pensée réifiée. L'article de Scholz²² a bien observé la manière dont Adorno critiquait la distinction ontico-ontologique, selon lui vectrice d'une acceptation de l'inauthenticité de l'ontique que la pensée de l'Être ne vise pas à transformer mais au contraire à préserver et à distinguer comme son envers

inauthentique. Contre cette conception, Adorno resitue la dialectique matérialiste au cœur d'une réalité traversée par des processus d'aliénation et de réification et considérée comme le point de départ de la critique philosophique, non comme son altérité radicale. Comme l'ont bien montré le collectif *Was ist Kritik?* dirigé par Rahel Jaeggi et Tilo Wesche ainsi que l'article que celle-là a consacré au négativisme éthique d'Adorno, la théorie critique²³, tout en étant le produit des contradictions du réel, peut dans le même temps dépasser et transformer ces contradictions par une critique immanente et négative, c'est-à-dire partant de « ce qui ne doit pas être »²⁴, des « contradictions internes d[un] état des choses », de « ce qui la pousse à se dépasser »²⁵. Précisons ici que les travaux de Jaeggi, notamment son ouvrage *Alienation*, permettent de nuancer, par l'approche croisée de la critique de l'idéologie et de la critique sociale, les condamnations que prononce Adorno à propos de Heidegger. La philosophe montre la dimension critique des analyses de la technique du phénoménologue de Fribourg qu'elle met en relation avec la critique de Marx de l'aliénation en régime capitaliste, de façon évidemment distincte et en mettant en lumière tout le caractère problématique de ce rapprochement ²⁶.

- 11 Nous tenterons dès lors d'observer, à partir de ces quelques travaux contemporains servant d'analyse critique des intellectuels étudiés – principalement ceux de D. Scholz, R. Jaeggi et Fredric Jameson²⁷ –, la manière dont la philosophie française d'inspiration matérialiste se développant autour d'*Arguments* dans la deuxième moitié des années 1950, si elle reste dans un premier temps influencée par l'ontologie heideggérienne, déplace sous l'influence d'Adorno cet héritage vers une conception de plus en plus ouvertement dialectique. Nous étudions pour ce faire la constitution d'une sociabilité marxiste autour des figures majeures que sont L. Goldmann, G. Friedmann, Henri Lefebvre, E. Morin et K. Axelos, dont les conceptions, bien que très différentes, subissent une évolution significative de la *Critique de la vie quotidienne* parue en 1947 à *L'Esprit du temps* publié en 1962.

L'importance du champ littéraire dans la constitution d'une rhétorique intellectuelle

- 12 Bien plus qu'une étude empirique des éléments attestant d'une réception, d'un transfert et d'une influence de la pensée adornienne en France, cet article analyse les singularités sociodiscursives et conceptuelles traduisant la réception et l'actualisation critique de cette pensée. En nous concentrant sur ce que l'on peut nommer la « réception critique de la théorie critique », nous réaliserons une analyse du discours intellectuel français portant sur la critique de la société et de la culture de masse à l'aune de la réception adornienne. Notre postulat méthodologique, par ailleurs très adornien²⁸, partira de l'idée d'une indissociabilité du concept, de son historicité et de son régime formel : « le penser ne devient concluant qu'en tant qu'exprimé, à travers l'exposition langagière ; ce qui est dit de façon négligée est mal pensé »²⁹. Dans le projet d'une analyse rhétorique des obsessions discursives d'une sociabilité intellectuelle donnée, de ses logiques argumentatives propres, des choix lexicaux et syntaxiques qu'elle effectue, de ses postures éthiques ainsi que des tropes et des formules qu'elle mobilise, nous tâcherons de mettre en lumière l'influence, *en discours*, de la théorie critique francfortoise. Comme le note Adorno dans l'ultime section intitulée « Rhétorique » de son introduction à la *Dialectique négative*, la rhétorique est la relation du penser à la praxis, illustrant par là

l'importance d'une combinaison d'une perspective formelle, d'une étude conceptuelle et d'une analyse de la portée politique de cette interrelation.

- 13 En guise d'introduction à cette démarche, citons l'analyse d'Irène Langlet à propos de la proximité terminologique et conceptuelle entre, d'une part, la sémiologie structurale et les mythologies barthésiennes et, d'autre part, la critique de la culture d'Adorno, notamment celle des *Minima Moralia* ou des *Notes sur la littérature* :

Ce que Barthes construit lentement dans le projet des *Mythologies*, Theodor Adorno le théorise au même moment dans une approche à mon avis indépassée de « L'essai comme forme » (paru en 1958), dans des termes spectaculairement comparables. On y retrouve la même phraséologie d'attaque de la pensée bourgeoise, qui témoigne de l'âge de ces textes, et le même espoir mis dans l'essai pour « liquider l'opinion » (p.23), qui les projette bien au-delà de leur époque. Surtout, par-delà leurs priorités différentes, le sémiologue français et le philosophe allemand perçoivent de la même manière le danger d'une naturalisation des phénomènes culturels, et proposent la même pratique essayistique pour la contrer³⁰.

- 14 Nous étudierons, dans le point 3 de cette recherche, comment Adorno et Barthes, d'une manière bien distincte, ont conjointement influencé les champs d'investigation de la critique de l'industrie culturelle et des communications et cultures de masse, dans un dialogue conjoint avec une même sociabilité marxiste, délimitée quant à elle au point 2.
- 15 Un autre élément intéressant relève de l'usage constant de la notion de « critique », qui n'attend bien entendu pas l'École de Francfort pour imprégner le champ français mais qui structure de plus en plus les titres d'articles des revues des années 1950 et 1960, générant des formules foncièrement empreintes de cette même pensée³¹. Dans la continuité de ces remarques, nous étudierons, principalement dans le point 1, les évolutions du discours intellectuel d'*Arguments*, autour de réflexions sur la rhétorique du fragment et la notion de totalité, ainsi que les structures formelles déterminant l'émergence d'une théorie critique française, à l'image du présupposé contenu dans une figure antithétique telle que « l'aliénation dans la libération de la machine » chez Franco Momigliano. Nous mesurerons par là le pouvoir de praxis du discours revuiste, tel que le conçoit la tradition marxiste, dans la mise en dialogue, la réception et la réappropriation d'une pensée étrangère. La revue tend à se définir, dans le cas d'*Arguments*, comme un véritable groupe-en-fusion agissant de manière performative sur l'état institué du discours intellectuel (on y reviendra).
- 16 L'article de Scholz a déjà contribué à la déconstruction du lieu commun d'une réception tardive ou non vivante d'Adorno, réception qu'il confronte à l'ancrage de la pensée heideggerienne jusque dans les milieux marxistes parisiens. Nous effectuons deux déplacements par rapport à l'approche de Scholz qui, loin de réfuter ses analyses historiques et philosophiques, permettent au contraire de les compléter. Le premier a déjà été évoqué et concerne la mise en œuvre d'une étude sociodiscursive des productions intellectuelles françaises à la lumière de la réception adornienne, celle-ci entraînant un ensemble de particularités rhétoriques constitutives d'un discours marxiste hétérodoxe en France. Cette approche méthodologique induit un deuxième déplacement, de corpus cette fois. En concevant le discours intellectuel français comme étant déterminé par des éléments qui s'interpénètrent rigoureusement, à savoir les créations conceptuelles des champs philosophique, sociologique et sémiologique et les innovations rhétoriques du champ littéraire, nous montrerons en quoi ce dernier champ a participé, sinon à une véritable réception d'Adorno, du moins à une évolution discursive ayant rendu possible l'émergence de cette réception. Après avoir analysé les jeux d'influences, de croisements

et de déplacements à l'œuvre dans les travaux de K. Axelos, E. Morin, Thomas Munzer, Jean Duvignaud et Joseph Gabel (point 1) et de L. Goldmann (point 2.1), et après avoir mis en regard le projet démystificateur de R. Barthes et T. W. Adorno (point 3.2), nous nous focaliserons sur l'importance rhétorique du Nouveau Roman qui correspond à un moment de véritable rupture discursive et philosophique, à la croisée de l'influence de la phénoménologie heideggérienne et de la théorie critique adornienne. Nous interrogerons pour ce faire l'importance accordée par la revue *Arguments* à la critique littéraire du Nouveau Roman – dont l'appellation, on le sait, est éminemment problématique, d'autant plus dans les années 1950, moment où le « mouvement » n'a pas encore subi de volonté d'institution³² – comme véritable moteur d'une Kulturkritik indissociable d'une Ideologiekritik (voir à ce propos le point 1.2).

- 17 Les œuvres d'Alain Robbe-Grillet de Nathalie Sarraute, de Claude Simon, de Jean Cayrol, de Michel Butor et surtout de Samuel Beckett – ce dernier est particulièrement commenté dans les *Notes sur la littérature* et dans la *Théorie esthétique* et a beaucoup correspondu avec Adorno – doivent être pensées comme autant de créations formelles nécessaires aux transformations intellectuelles de la sociabilité réunie autour d'*Arguments*. Le Nouveau Roman, par sa déconstruction de la relation entre le sujet et l'objet, privilégie une rhétorique extatique, se réapproprie le concept de Dasein en réaction à sa traduction anthropologique, et développe une critique radicale des traditions et des conventions de la littérature bourgeoise. En questionnant les notions mêmes d'aliénation et de réification et en refusant, contre Sartre et Beauvoir, la conception de l'objet comme miroir de l'esprit, ces auteurs rompent avec la phénoménologie subjectiviste, qui avait interprété la phénoménologie heideggérienne dans une voie anthropomorphique, au profit d'une nouvelle expérience (Erfahrung) dans laquelle le sujet se voit « forcé de s'ouvrir à ce qu'il n'est pas en propre » – “forced to open itself to what is not its own”³³.
- 18 Comme la Nouvelle Musique, le Nouveau Roman montrerait, par une expérience artistique et au travers d'une forme de critique négative et immanente, la réelle « crise de l'identité entre le sujet et l'objet » – “crisis of the identity of subject and object”³⁴ – et matérialiserait, dans le champ intellectuel-artistique français, la condition rhétorique d'une transition de la phénoménologie à la dialectique. Il est bien entendu problématique de réunir autour d'une appellation et de tendances communes des auteurs dont les pratiques revendiquent leur hétérogénéité, tout comme il est réducteur de réunir T. W. Adorno, Alban Berg, A. Schönberg et Ernst Krenek sous l'appellation de la Neue Musik. Il nous semble toutefois que le mouvement de critique radicale développé par ces différents romanciers correspond à une tendance commune les rapprochant de la conception adornienne de la théorie critique et que, si leurs divergences et désaccords sont profonds, la critique immanente du réel et de la littérature bourgeois constitue une caractéristique commune de leur diversité rhétorique³⁵.

I. Rhétoriques du fragment – première vague (1956-1958)

1.1. De la totalité pleine à la totalité fragmentée

- 19 « Parler [du nihilisme], dans le monde de la totalité fragmentée, est extrêmement difficile. On peut le déplorer ou s'en réjouir : il semble que seul un langage fragmentaire et aphoristique puisse oser l'aventure »³⁶. Le numéro 14 de la revue *Arguments* n'est pas

seulement le lieu d'une présentation et d'une traduction des textes d'Adorno mais plus encore l'espace d'une expérimentation de sa pratique du fragment et de sa critique de la société moderne, comme l'attestent les « Aphorismes systématiques » d'Axelos, qui présente par ailleurs le dossier consacré au philosophe francfortois : la négativité, l'impact de la technique sur la vie quotidienne, la totalité du monde et sa manifestation dans les expériences particulières, le rapport entre le naturel et l'artificiel, l'aliénation, la machinerie, les fondements de la vérité ou encore le rapport entre science et esthétique sont autant de thématiques profondément adorniennes. On retrouve dans la rhétorique d'Axelos jusqu'à la métaphore du miroir déformant, représentative de l'« écriture spéculaire »³⁷ de l'auteur des *Minima Moralia* qui déplace et contredit la théorie lukácsienne du reflet – voir les fragments « Derrière le miroir », « Les humains te regardent » et « L'exhibitionniste » et, plus tard, les nombreuses métaphores du miroir dans la *Dialectique négative*. Axelos écrit : « Sont surtout en plein dans le nihilisme, et de la manière la plus bête, ceux qui ne le reconnaissent pas et prétendent le combattre, ne reconnaissant pas leur propre visage dans son miroir déformant »³⁸.

- 20 Tout comme Duvignaud dans « Sur ce qu'il y a d'irrépressible en l'homme »³⁹, Axelos dénonce conjointement les ambitions totalisantes et la spécialisation disciplinaire que la revue a pour vocation de combattre au profit d'une collection, ni holiste ni atomistique, des connaissances et des expériences dès lors soumises à une réflexion philosophique nécessaire. Comme l'a bien relevé Scholz⁴⁰, cette notion de totalité, davantage héritée de Lukács, n'est pas sans poser de réel problème avec la conception adornienne du fragment et de la négativité, attentive quant à elle aux tensions internes d'une réalité sociale mutilée et contradictoire : « le tout est le non-vrai »⁴¹, avance Adorno dans les *Minima Moralia* de manière volontairement contradictoire. Ontologisée dans plusieurs travaux issus du champ marxiste français sous l'impulsion croisée de Lukács et Heidegger, cette mythologie de la totalité mise en regard de l'Être peut être observée dans l'article de Thomas Munzer « À propos de Lukács » paru en 1957 (que nous sélectionnons parmi de nombreuses contributions consacrées au marxiste hongrois) : « comme toute conscience est conscience de l'Être (*Bewusstsein* est *bewusstes Sein*), la conscience vraie deviendra la Conscience d'une totalité dans la réalité »⁴².
- 21 C'est sous l'influence de la critique adornienne qu'Axelos développe une conscience du caractère problématique de l'emploi de cette notion de totalité, qui doit être resituée dans les expériences particulières qui l'expriment et non pensée abstraitement comme une entité évidente et a priori. Entre l'article de Munzer portant sur la « Conscience d'une totalité dans la réalité » et celui d'Axelos sur « le monde de la totalité fragmentée », Adorno a prononcé sa conférence sur « Hegel et le contenu de l'expérience » à la Sorbonne en 1958 – il en prononcera deux autres, l'une sur la sociologie de la musique et l'autre sur les rapports entre sociologie critique et recherche empirique. Cette formule « totalité fragmentée » est réutilisée comme une forme d'hypercorrectisme par Axelos dans sa présentation du philosophe francfortois. On peut d'ailleurs interpréter les précautions de celui-ci au travers des nuances apportées par Adorno à la philosophie de Lukács, de sa critique de Heidegger et de la lecture singulière qu'il opère de la notion de totalité chez Hegel au profit d'une revalorisation du caractère central de l'expérience. L'extrait suivant, qui paraît dans *Arguments* en 1959 et qui est la publication de la conférence de 1958, illustre le déplacement d'Axelos, qui correspondait déjà avec Adorno dans le courant de l'année 1958 dans le cadre de cette publication :

Hegel, à qui on reproche abstraitement son idéalisme, en lui opposant pêle-mêle les écoles phénoménologiques, anthropologiques et ontologiques, a introduit infiniment plus d'éléments concrets dans les pensées philosophiques que toutes ces tendances, et cela, non parce que son « sentiment des réalités », ou sa vision historique auraient contrebalancé son imagination spéculative, mais bien par la vertu de sa démarche philosophique première, à cause même, pourrait-on presque dire, du caractère expérimental de cette spéculation même. C'est l'expérience d'un esprit qui ne se laisse pas intimider, c'est une foi confiante dans la possibilité propre à l'esprit philosophique de *pénétrer un jour la totalité du réel et ses composantes, mais non pas en dénaturant cette totalité sous forme d'inventaires, comme le fait l'activité scientifique* : c'est cette expérience qui fonde de nos jours l'actualité de Hegel⁴³.

- 22 Bien plus qu'une transition conceptuelle d'une totalité pleine, certes ancrée dans l'expérience d'une réalité, à une expression de l'expérience fragmentée de cette totalité, c'est un profond changement du régime discursif qui s'opère dans la deuxième moitié des années 1950 sous l'impulsion de cette critique. La pratique du fragment telle que la développe Adorno dans les *Minima Moralia* s'affirme comme l'expression d'une vérité philosophique : que l'on pense aux « Fragments » parus dans *Arguments*, aux *Mythologies* barthésiennes, aux très hétérogènes « analyses concrètes » et « chroniques » des *Recherches dialectiques* de Goldmann, aux fragments critico-théoriques de Robbe-Grillet parus dans *L'Express* et dans *France Observateur*, aux *Tropismes* de Sarraute ou encore aux études réunies dans *Le Travail en miettes : spécialisations et loisirs* de Friedmann, dont le titre peut évoquer une analogie entre un mode de production et un mode d'énonciation⁴⁴. Dans « Que faire ? », paru plus tard dans le seizième numéro d'*Arguments*, Morin montre que le milieu hégéliano-marxien dans lequel il évolue, et auquel il associe bien entendu la figure d'Adorno, a lui-même pris conscience de la dimension contradictoire de la notion de totalité sous l'influence de la critique adornienne : « Adorno a pris conscience de la crise de la totalité au sein même de la théorie de la totalité (l'hégéliano-marxisme) d'où son importance capitale »⁴⁵.
- 23 D'une manière bien distincte, cette pratique du fragment donne lieu, dans l'article de Morin « Le révisionnisme généralisé », à une volonté de « dé-réfier » et de « dé-dogmatiser » les savoirs, dont l'étiquette marxiste qui fait selon lui l'objet d'un « fétichisme ». Grâce à une multiplication des formules alliant les sèmes relatifs à la / critique/ (usage presque obsessionnel du préfixe « dé- », registre de l'illusion, du dévoilement et de l'exigence d'une radicalité) et au /marxisme/ (fétichisme, réification, dogmatisme, réformisme), l'objectif de Morin est de développer une « auto-éthique de la dépétrification »⁴⁶ rappelant, de manière quelque peu caricaturale, le projet des *Minima Moralia*. Malgré l'importance accordée dans cet article à la négativité, aux rêves, aux mythes et à la méthode critique, la défense d'une « relativité généralisée » s'inscrit en porte-à-faux avec les conceptions d'Adorno qui s'était, avec Horkheimer, vivement opposé au relativisme général de Karl Mannheim dès les années 1930. Précisons que la traduction en 1956 d'*Idéologie et Utopie* de Mannheim, texte commenté dans le deuxième numéro d'*Arguments* par Gabel et Duvignaud, a pu influencer sur les représentations de Morin mais aussi de Goldmann. Cette réception d'un auteur francfortois, couplée à celle de l'œuvre lukácsienne avec laquelle Adorno était également en contradiction, constitue un élément permettant de comprendre les moteurs et les freins de la réception adornienne, ces premières publications et traductions participant aux orientations du discours marxiste hétérodoxe en France autour des notions de fausse conscience, de réification, d'idéologie, de totalité et de vision du monde.

- 24 Cette rhétorique du fragment aphoristique, qui interroge le rapport problématique à une totalité et dont l'objectif est une démystification des visions du monde (Weltanschauung est une notion souvent amalgamée à celle d'Ideologie, comme le déplorait Adorno à propos de la philosophie de Mannheim), se voit très tôt couplée au développement d'une critique de la culture, et plus précisément d'une critique littéraire attentive au pouvoir démystificateur des discours romanesques et théâtraux. Nous nous arrêterons dans la section qui suit sur cette attention portée par *Arguments* à l'objet littéraire, attention qui doit être mise en regard des recherches sur l'idéologie afin d'éclairer l'interrelation constitutive des discours d'escorte artistique et des réflexions philosophiques.

1.2. Idelogiekritik, Kulturkritik et Critique littéraire

- 25 Du premier au dernier numéro d'*Arguments*, de 1956 à 1962, le ton démystificateur ainsi que la critique des sociétés technocratiques et bureaucratiques (tant bourgeoises que soviétiques) sont des éléments constitutifs du discours marxiste développé par la revue. Dans le même temps, celle-ci manifeste un intérêt pour le discours littéraire conçu comme l'espace d'une expérimentation rhétorique, d'une véritable théorie critique des structures sociales et des formes que prennent les schèmes de perception institués par l'idéologie. En témoignent l'article de Barthes sur la critique brechtienne paru en décembre 1956-janvier 1957, les analyses portant sur les réflexions de Lukács relatives au roman moderne en avril-mai 1957, le dossier « Le roman aujourd'hui » en février 1958, l'article « L'écrivain devant la critique » en janvier-mars 1959, le numéro 19 *L'Art en question* de 1960, la publication de textes surréalistes en 1961 ainsi que les différentes contributions sur le langage littéraire dans le numéro 27-28 de 1962. Une figure centrale de cette théorie littéraire est bien entendu celle de Lukács, dont la conception du roman comme reflet est analysée et progressivement déplacée au profit d'une performativité critique du langage littéraire conçu comme « miroir déformant ». Au même moment, et ce dans la continuité d'un intérêt constant pour les différentes littératures européennes depuis le début des années 1950, Adorno voit en Beckett la figure de la radicalité critique et conçoit l'expérimentation formelle du discours littéraire comme une « protestation contre un état social que chaque individu éprouve comme hostile, étranger, froid, étouffant »⁴⁷. Ce sont les mêmes figures modernes et d'avant-garde qui sont mobilisées par Adorno et par les acteurs d'*Arguments*, à savoir Franz Kafka, Thomas Mann, Bertolt Brecht et S. Beckett.
- 26 Dans « Sur l'esthétique de Lukács », Armanda Giambrocono-Guiducci développe une critique de la théorie du reflet tout en révélant l'intérêt de la notion de « vérité dans la praxis littéraire »⁴⁸ comme pouvoir contre-instituant. Suivant une approche similaire, Duvignaud relève la dimension démystificatrice du théâtre brechtien (notamment à propos des procès staliniens), dans l'article « Ce que nous attendons de la culture » où une formule telle que « ce que nous attendons de la culture, aujourd'hui, c'est qu'elle nous restitue l'expérience authentique »⁴⁹ peut évoquer la mise en question des conceptions de Heidegger relatives à l'authenticité par Adorno. Développant lui aussi une rhétorique de la critique démystificatrice – on y reviendra à propos des *Mythologies* –, Barthes conçoit l'art brechtien comme une entreprise de « désaliénation », de « décrassage » et de « déniaisement », il serait une « protestation radicale contre l'empoisement de la fausse Nature bourgeoise et petite-bourgeoise : dans une société encore aliénée, l'art doit être critique, il doit couper toute illusion, même celle de la "Nature" »⁵⁰. Cette rhétorique de

l'aliénation et de l'engagement critique, beaucoup plus affirmative que celle des *Mythologies*, peut s'expliquer par l'ancrage dans un milieu, dans une sociabilité intellectuelle, où le contexte d'énonciation, hautement idéologisé, amène Barthes à surjouer une posture marxisante qui n'est pas exactement la sienne, manifestant le besoin de conclure son article par une comparaison avec la morale léniniste. Comme on le verra dans les analyses du point 3, Barthes développe au travers de sa critique théâtrale du milieu des années 1950 un discours d'inspiration marxiste très affirmé, voire dogmatique⁵¹.

- 27 Le projet philosophique d'*Arguments*, s'il s'inscrit dans la lignée d'une approche matérialiste de la culture et de l'idéologie, n'entend pas moins concevoir certains usages du marxisme comme étant pris dans des logiques d'aliénation et de réification, l'URSS et ses auteurs orthodoxes en étant les exemples les plus évidents et les plus fréquemment critiqués par la revue. Les articles « Marxisme : idéologie ou philosophie » de Duvignaud et « Révisons le révisionnisme » de Morin sont deux illustrations significatives de la dénonciation de tendances marxistes, y compris hétérodoxes, à devenir des idéologies aliénantes, des « névrose[s] » réifiantes, des « mythe[s] d'essence religieuse »⁵². Comme le précisait Adorno dans ses *Minima Moralia*, les marxistes n'échappent pas aux fausses médiations que la critique de la culture (Kulturkritik) doit dévoiler comme « toute pensée qui entreprend de résister »⁵³.
- 28 Dans « Actualité du problème de l'idéologie »⁵⁴, l'utilisation de la formule « rationalisme morbide » par Gabel, dans un commentaire de la pensée de Mannheim, qui mentionne par ailleurs Adorno dans une note sur la notion d'« ethnocentrisme », renvoie aux études que celui-ci a réalisées à propos de la personnalité autoritaire. Dans le même temps, on peut lire dans cette critique du rationalisme morbide un écho à l'association que réalise Adorno dans les *Minima Moralia* entre le Système rationalisé et la mort⁵⁵. Gabel reprend et déplace les thèses adorniennes selon lesquelles l'ethnocentrisme est le moteur d'une discrimination raciste et/ou religieuse vers une approche de psychopathologie sociologique, thèses qu'il entend appliquer aux autoritarismes soviétique (procès d'épuration) et américain (procès Hiss), dès lors analysés comme autant de manifestations de la fausse conscience collective et comme ethnocentrismes mortifères.
- 29 Ces articles de Morin, Duvignaud et Gabel illustrent assez bien le développement nouveau d'une véritable théorie critique agencée autour des notions de critique de l'idéologie (Ideologiekritik) et de critique de la culture (Kulturkritik). Ces approches correspondent en effet à ce que Jaeggi nomme, à la suite de la tradition francfortoise, „Ideologiekritik“ et qui connaît un véritable essor en France dans les années 1950. Dans l'ouvrage qu'elle codirige avec Wesche intitulé *Was ist Kritik?*, la philosophe précise que ce concept, s'il ne se réduit pas à la tradition marxiste, a acquis une véritable maturité dans les différents courants du marxisme occidental – „in den verschiedenen Strömungen des 'westlichen Marxismus'“⁵⁶. Jaeggi fait référence, dans son article „Was ist Ideologiekritik?“, à l'importance du rapport entre le vrai et le faux dans *Ideologie und Utopie* de Mannheim paru en 1956 en France et dans „Beitrag zur Ideologienlehre“ d'Adorno paru en 1954, et met en avant la performativité pratique, la praxis, dont se dote cette théorie :
- Dabei hat Ideologiekritik einen eigentümlichen Status: Sie ist nämlich gewissermaßen aktiv und passiv zugleich. Da sie immer auch auf den performativ-praktischen Effekt der ideologiekritischen Erschütterung zielt, ist sie, wie das von ihr Kritisierte, zugleich Theorie wie (als Theorie) Praxis⁵⁷.

- 30 Afin que la critique de l'idéologie ne retombe pas dans la mythologisation du réel, il est nécessaire d'effectuer une transformation du statut (Status) de la philosophie qui n'est plus, selon les termes d'Adorno lui-même, « une science qui coiffe toutes les autres »⁵⁸ mais une dialectique aux prises avec le réel dans un perpétuel mouvement de transformation – Adorno use dès l'entame de sa *Dialectique négative* de la formule de « praxis transformatrice »⁵⁹ (verändernde Praxis). Munzer affirme dans ce sens : « Il ne s'agit pas d'anticiper dogmatiquement sur ce futur, mais de trouver le monde nouveau à travers la critique de l'ancien »⁶⁰.
- 31 Cette critique démystificatrice de l'idéologie, et la clarification idéologique qui en découle, est au cœur du dossier consacré à *Socialisme ou Barbarie* dans le quatrième numéro d'*Arguments*. Gérard Genette, E. Morin et Claude Lefort s'attèlent en effet à positionner la revue créée en 1949 à la croisée du marxisme, de l'anarchisme et du trotskisme en interrogeant le rôle de l'avant-garde intellectuelle en rapport à l'autonomie idéologique dont doit se doter le prolétariat, grâce à une « auto-critique du marxisme par lui-même » comme entreprise de « dépétrification »⁶¹. La critique de l'idéologie doit être en elle-même porteuse, par son mouvement dialectique au cœur du réel, d'un projet de dépassement des fausses médiations, celles-ci se présentant constamment sous le couvert de l'immédiateté, comme l'explique Adorno dans sa dédicace des *Minima Moralia* ainsi que dans la *Dialectique négative* : « L'effort qui est impliqué dans le concept du penser lui-même comme opposé à l'intuition passive est déjà négatif, rébellion contre l'impudence de cet immédiat qui veut qu'on se plie à lui »⁶². C'est en ce sens que doit être pensée l'importance attribuée au discours artistique, et plus précisément au discours littéraire. Ceux-ci, en étant aux prises avec un réel qu'ils re-présentent et transforment de manière éminemment problématique, mettent dans le même temps au jour les médiations idéologiques structurant ce réel, ce que l'approche phénoménologique d'inspiration sartrienne et heideggérienne ne permettait pas.
- 32 C'est dans cette optique que le roman contemporain est étudié dans le sixième numéro de la revue qui s'inscrit dans la double perspective de la Kulturkritik et de l'Ideologiekritik, en l'occurrence celle de l'idéologie bourgeoise humaniste qui structure la tradition littéraire depuis les romans balzacien. La critique de la causalité, de la linéarité, du personnage, de la fable et du rapport à l'objet sont autant d'éléments faisant partie intégrante de la critique des œuvres étudiées dans ce numéro, à savoir celles de Robbe-Grillet, Cayrol, Sarraute, Simon et Butor. Le principal adversaire de ce qui n'est encore qu'une nébuleuse d'auteurs épars est l'existentialisme tel qu'il s'exprime au travers de la métaphore anthropomorphique, expression du rapport d'intimité entre le sujet et l'objet, l'un pouvant conférer des qualités à l'autre, suivant l'interprétation phénoménologique que développent les acteurs des *Temps Modernes* à partir des phénoménologies de Husserl et Heidegger. À l'instar des analyses de F. Jameson, Robert Pingaud insiste sur le fait que Robbe-Grillet a su dévoiler et développer dans son œuvre le paradoxe de sa « théorie »⁶³ comme mouvement de transformation et de modification. Rompant avec tous les jeux de reflets à l'œuvre dans le roman conçu comme miroir (miroir entre l'objet et le sujet, miroir entre l'œuvre et son auteur, miroir entre une société et les formes romanesques, miroir du concept dans son objet), la littérature devient construction d'un réel au travers d'une praxis scripturale qui contient son propre mouvement réflexif. Cette critique néo-romanesque mettrait au jour, dans sa forme même, les contradictions propres aux structures sociales (déchirement et dilution du sujet, aliénation envers la matérialité de l'objet, réification des corps, mécanicité des gestes) tout en les subvertissant par ce

mouvement de dévoilement. Dans le même temps, Pingaud avait très bien entrevu la contradiction entre la critique et l'esthétique de Robbe-Grillet, qui ne pouvait se détacher de ses pulsions désirantes, Pingaud privilégiant le caractère davantage ouvert, utopique et dialectique de l'œuvre de Cayrol.

- 33 Plusieurs formules utilisées par Colette Audry et R. Barthes dans leur commentaire de ces œuvres nouvelles – que ce dernier prend bien soin de distinguer – s'inscrivent dans la critique d'inspiration adornienne, du moins dans une rhétorique de la négativité morbide : « nous avançons à tâtons parmi les ruines d'une société et les fantômes des héros »⁶⁴, « ce qu'il [Robbe-Grillet] cherche, c'est l'expression d'une négativité »⁶⁵, « Le regard est essentiellement chez Robbe-Grillet une conduite purificatrice, la rupture d'une solidarité, fût-elle douloureuse, entre l'homme et les objets »⁶⁶. La métaphore de la ruine, l'image de l'individu comme fantôme et l'usage du registre lexical de la putréfaction, de la décomposition, à propos des corps rappellent à la fois la critique adornienne du déclin de la société bourgeoise en régime fasciste et le style des nouveaux romans des années 1950 – que l'on pense à *Portrait d'un inconnu*⁶⁷, *L'Innommable*⁶⁸, *L'Herbe*⁶⁹ ou *La Jalousie*⁷⁰. L'article de Barthes se clôt sur un constat qui montre la portée politique des analyses littéraires :

Peut-être, au lieu de s'essayer (mais d'ailleurs toujours en passant) à des tableaux arbitraires du jeune roman, vaudrait-il mieux s'interroger sur la discontinuité radicale des recherches actuelles, sur les causes de ce fractionnisme intense qui règne aussi bien dans nos lettres en particulier, que dans notre intellectualité en général, au moment même où tout semblerait imposer l'exigence d'un combat commun⁷¹.

- 34 En outre la conception que se fait Adorno de la profondeur et de la métaphysique dans la *Dialectique négative* n'est pas sans rappeler les analyses barthésiennes à propos du Nouveau Roman, et plus précisément de l'œuvre de Robbe-Grillet : « celui qui parle de profondeur n'en devient pas plus profond qu'un roman ne devient métaphysique quand il relate les opinions métaphysiques d'un personnage »⁷². La critique littéraire telle que mise en œuvre dans *Arguments* ainsi que dans les écrits adorniens des années 1950 sert donc la délimitation d'une dialectique matérialiste ancrée dans le réel, qu'elle dévoile tout en transformant, contre plusieurs traditions de pensée : l'idéalisme bourgeois, l'empirisme naïf, la phénoménologie qui prétendait pouvoir retourner par l'épochè aux choses mêmes, sans réel mouvement de transformation – Adorno disait à ce propos que Husserl s'était arrêté à mi-chemin dans son mouvement critique, l'épochè perdant le monde et ses valeurs instituées mais non l'attitude idéaliste et a priori de la conscience anhistorique⁷³. Il ne faudrait pas réduire l'attention constante portée à l'objet littéraire dans les travaux que fait paraître *Arguments* à un simple prétexte pour la pratique de l'Ideologiekritik, mais la concevoir au contraire comme une Ideologiekritik en soi permettant, comme nous allons maintenant l'étudier, le développement d'une critique de la technique et des formes de vie.

1.3. Vers une critique de la technique et des formes de vie mutilées

- 35 Le projet d'une transformation du réel, ou du moins d'une mise en mouvement dialectique de celui-ci, tel que suggéré par le discours littéraire se combine et s'entremêle, à l'instar du discours beckettien, au projet de dévoilement de la mutilation des vies sous l'action de structures qui leur sont extérieures. Momigliano avait déjà initié, dans un article « L'automation et ses idéologies » paru dans le numéro 2 en février-mars 1957, une nouvelle orientation dans l'analyse démystificatrice du capitalisme, celle de la

critique de la technique, sous l'impulsion des travaux de T.W. Adorno mais aussi de Friedrich Pollock et de H. Marcuse, l'auteur y critiquant le « pessimisme » des deux premiers qui ne permettrait pas de réelle alternative à la seule critique de la technique. Contre une interprétation marxiste traditionnelle, la technicisation et l'automatisation des modes de production ne seraient pas, selon Momigliano à la suite de Pollock et Adorno, une aliénation et une réification de la force de travail de l'ouvrier, comme dans le cas de la soumission à la simple machine, mais une exclusion de celui-ci de la chaîne de production en même temps qu'une atténuation des rapports de lutte au profit d'un néo-capitalisme, plus retors et diffus⁷⁴, d'apparence moins aliénant mais constituant une nouvelle masse d'hommes jetables, non remplacés mais replacés dans le mode de production.

En vérité, l'automatisation, en modifiant les instruments de production, tend à déplacer et transformer les formes des antagonismes de classe, comme elle tend à transformer les antagonismes de la concurrence capitaliste. Transformer, déplacer, mais non résoudre, parce que « l'harmonie », à l'intérieur de la fabrique serait réalisée en provoquant à l'extérieur de nouveaux rapports de dépendance entre producteurs et consommateurs, entre groupe économique dirigeant et la masse des producteurs indépendants. L'aliénation se retrouverait paradoxalement, non plus dans le rapport homme-machine, mais dans la « libération » même de la machine : l'homme ne serait pas seulement libéré de la mutilation psychique qu'entraînerait [sic] la mécanisation et le travail à la chaîne, mais tout simplement, exclu de la production. L'entreprise serait menée par quelques hommes, ingénieurs et ouvriers qualifiés. Les ouvriers seraient rejetés hors du lieu de production. À la limite, l'ouvrier affranchi de la machine est tué comme « producteur ». La masse « libérée » serait renvoyée aux services, aux activités tertiaires, aux activités moins qualifiées et non automatisables, ou pire encore, à l'oisiveté, au chômage. La libération de la machine ne détruirait pas la « subalternité », mais tendrait à en créer une autre « subalternité » [sic], plus diffuse et externe. Nous voyons ainsi que les nouveaux instruments productifs offrent au capitalisme la possibilité de diminuer la tension des rapports de classe, ce qu'il ne faisait qu'à présent qu'avec des succédanés extérieurs (relations humaines, paternalisme, corruption syndicale, etc...). En ce sens, l'automatisation peut marquer la fin des « relations humaines » mais aussi de l'action syndicale efficace. Mais d'autres motifs intrinsèques sollicitent le système capitaliste vers l'automatisation. La ruée vers l'automatisation est motivée par l'avantage économique, par la possibilité qu'elle offre à la classe des entrepreneurs de substituer à une forme d'exercice du pouvoir désormais dépassée une nouvelle forme plus adéquate. L'automatisation apparaît donc à la classe capitaliste comme le dernier instrument de contrôle et de conservation du pouvoir, sur le plan de l'organisation rationnelle et de la prévision scientifique⁷⁵.

- 36 Cette critique d'une évolution technique en système capitaliste contredit l'idée répandue et souvent associée, à tort, à la pensée d'inspiration adornienne, à savoir celle d'une conception réactionnaire et opposée au progrès scientifique ou social. Au contraire, c'est au nom d'une dégradation des conditions et des formes de vie et de l'authenticité de l'expérience qu'est réalisée cette critique. Ces dégradations sont celles de l'ouvrier exclu du mode de production et désocialisé, celles du corps de l'ouvrier spécialisé comme subalterne de la machine automatisée ou celles de la conscience des ingénieurs aliénés à une « ruée vers l'automatisation, motivée par l'avantage économique ». Ce point de vue développé par Momigliano, très proche du point de vue adornien, analyse la manière dont les vies sont mutilées par l'industrie et par la technique, dans une contrainte rigoureuse des gestes quotidiens, des pratiques intimes, et dans une socialisation automatisée et stéréotypée où l'individu se voit réifié par la fétichisation de la marchandise ou de l'outil capitalistes, objets dotés d'une force de subjectivation et de coercition. De manière

générale, les critiques momiglianienne et adornienne des formes de vie aliénées et réifiées visent, dans le champ de l'analyse marxienne du « fétichisme de la marchandise », l'opposition à l'« intrusion supplémentaire des modes de comportement institutionnellement planifiés dans le domaine, toujours plus restreint, de l'expérience vécue »⁷⁶.

37 L'extrait de l'article de Momigliano que nous avons reproduit ci-dessus montre la manière dont l'argumentation orthodoxe de la critique de l'aliénation à la machine est renversée au profit d'une formule de premier abord antithétique : « l'aliénation dans la libération de la machine ». Le syntagme « libération de la machine », derrière lequel on peut voir l'énonciation du point de vue capitaliste, peut ici être interprété de deux manières, comme une libération de l'homme par rapport à la machine et comme une libération de la machine par rapport à l'homme, cette figure de sens traduisant sur le plan rhétorique, par son ambiguïté, le processus de réification et d'exclusion à l'œuvre dans le rapport à la technique en système capitaliste. En effet, à la fois sujet (la libération de la machine par rapport à l'homme) et objet (la libération de l'homme envers la machine), la machine tend à faire disparaître l'homme, qui est implicitement contenu et effacé dans la formule au profit de l'affirmation subjective de cette même machine. Plus encore que vers une réification, première étape de la critique de la technique, le sujet humain tend vers sa propre disparition du système de production et du régime discursif, qui lui sont totalement hétéronomes⁷⁷, devenant selon les termes de Pollock repris par Momigliano un surplus-population réduit au seul statut de consommateur réifié par le processus de fétichisation de la marchandise et de la machine. En outre, le jeu antithétique d'une « aliénation dans la libération », qui met en coprésence le point de vue marxiste de l'aliénation et celui, capitaliste, de la libération, permet de déplacer la critique traditionnelle d'un capitalisme répressif et coercitif au profit d'une mise en lumière de ses mécanismes faussement libérateurs et de sa propension, en tant que « néo-capitalisme », à situer l'aliénation dans la libération, qui n'est qu'une libération voulue et produite par la technique, c'est-à-dire une pure détermination.

38 Le caractère incidemment dominant et aliénant d'une réalité présentée comme donnée (avec ses composantes techniques) a été analysé par Jaeggi dans son ouvrage *Alienation*, celle-ci mettant en lumière la dimension implicite et voilée des formes d'aliénation : "Alienation is [...] a *relation of domination*, but of a kind that is not captured by standard descriptions of unfreedom and heteronomy"⁷⁸. À l'instar de l'aliénation dans la libération par l'automation relevée par Momigliano à la suite des travaux de Pollock, Jaeggi a analysé, dans la continuité de la pensée adornienne, la critique de la technique en tant qu'imposition aux individus d'un dispositif hétérogène duquel ils sont exclus, dispositif présenté sous les apparences d'une libération. Jaeggi note l'importance des « formes subtiles d'hétéronomie » qui, comme structures anonymes, aliènent les agents :

In relations of alienation the feeling of impotence does not necessarily imply the existence of an actual power – an agent – that creates a condition of impotence. Typically the theory of alienation – whether in the form of Heidegger's "They" or Marx's analysis of capitalism – concerns itself with subtle forms of structural heteronomy or with the anonymous, dominating character of objectified relationships that appear to take on a life of their own over and against individual agents⁷⁹.

39 Momigliano met en application, d'une façon certes quelque peu caricaturale distinguant théorie et pratique comme deux moments successifs, une conception de la critique de l'idéologie telle qu'étudiée par Jaeggi à la suite d'Adorno, à savoir une théorie conçue

comme praxis. L'auteur clôt son propos par une section intitulée « L'alternative » où il explicite les modes d'action permettant de lutter contre les mécanismes analysés, entendant par là dépasser ce qu'il considère comme pessimiste chez Pollock et Adorno. Ceci traduit en réalité une connaissance assez sommaire et plutôt réductrice la pensée de ce dernier. En effet, c'est par la critique immanente, négative et émancipatrice que doit se développer la possibilité d'un dépassement et d'une transformation des structures sociales et historiques instituées. Dans son article « Philosophie et division du travail » paru dans le numéro 14 d'*Arguments*, Adorno, en appliquant à sa rhétorique le vocabulaire du marché et de la consommation d'une façon cynique, ironisant par là le point de vue capitaliste – « taylorisme de l'esprit », « rationaliser le stockage des connaissances », « empêcher le gaspillage des énergies intellectuelles », « quelques soldes philosophiques », « ces auteurs sont aujourd'hui démodés », « ivraie qui sans cela pourrait profiter » –, défend une pensée qui « ne capitule pas devant la division du travail dominante », une philosophie de la « liberté réelle » :

Par opposition à ses administrateurs, la philosophie exige, entre autres, que la pensée ne capitule pas devant la division du travail dominante, celle-ci ne doit pas lui imposer ses tâches. La réalité donnée exerce sa contrainte sur les hommes non seulement par sa puissance physique ou en vertu d'intérêts matériels, mais encore par un pouvoir de suggestion qui l'emporte ! La philosophie n'est pas synthèse, science de base ou science qui coiffe toutes les autres, mais effort pour résister à la suggestion, volonté ferme de liberté intellectuelle, de liberté réelle. La division du travail, telle qu'elle s'est produite dans la servitude, n'est pas pour autant ignorée. La philosophie dénonce seulement chez elle son mensonge consistant à se dire inévitable. En ne se laissant pas hypnotiser par la force dominante, la philosophie poursuit celle-ci dans tous les recoins de la machinerie sociale. Il ne faut pas a priori attaquer cette machinerie, ou lui imposer une direction nouvelle ; il faut s'attacher à la comprendre après l'avoir débarrassée de la fascination qu'elle exerce⁸⁰.

- 40 Les philosophes francfortois ont beaucoup insisté sur l'importance des formes déterminant les modes de vie, les idéologies et les contraintes sociales. Les créations formelles – à l'instar de la *Neue Musik* et de son atonalité sérielle, chez Berg, Schönberg et Krenek, qui, en tant que matière musicale, met au jour les structures mutilées d'une société tout en les subvertissant – sont en même temps la possibilité d'un double mouvement d'explication et de transformation des formes dominantes, comme nous l'avons déjà évoqué dans la section consacrée à la critique littéraire. Dans son article « À propos de Lukács », Munzer réalise à ce propos un commentaire qui constitue un élément fondamental de la critique normative des formes de vie en réaction à l'aliénation de l'expérience du sujet à la technique, conception prolongeant dans une certaine mesure le discours adornien des *Minima Moralia* :

Revenons au point de départ : si, à travers les formes, nous arrivons à la vie, que doit être cette vie afin qu'elle devienne une vie à former ? Si mon point de départ sont les formes, je dois arriver à la vie, et si je commence avec la vie j'arriverai aux formes. L'un renvoie à l'autre, mais afin que ceci ne devienne un tour de passe-passe, il faut que j'accepte une « hiérarchie des vies »⁸¹.

- 41 Concevant Adorno comme un « esthéticien », Munzer manque la portée politique et morale de ses analyses, notamment celles de *Dialektik der Aufklärung* et des *Minima Moralia* dont il avait pourtant connaissance et qui lui auraient apporté les clefs pour une analyse du dogmatisme et de la mythologisation à l'œuvre dans la pensée lukácsienne du Parti (entité fétichisée qui, on le sait, répugnait Adorno). Précisons que la revue effectue un « rectificatif » du commentaire de Munzer, dans le numéro qui suit, commentaire que

nous citons dans son entier en raison de la mise en lumière de l'importance, de l'obsession, d'une exégèse correcte de l'œuvre d'Adorno :

Un petit malentendu s'est introduit dans l'article de T. Munzer, « À propos de Lukács », publié dans notre dernier numéro que l'auteur demande de rectifier. Dans une note au bas de la page 21, T.W. Adorno est mentionné comme vulgarisateur de la théorie de réification de Marx et Lukács. Munzer nous a fait parvenir une communication dans laquelle il précise que son intention était de dire que Max Horkheimer et Theodor Wiesengrund sont les seuls *continueurs* légitimes de la théorie de la réification, et non ses *vulgarisateurs*. Munzer considère le livre « *Dialektik der Aufklärung* » [*sic*], (1947) de Horkheimer et Adorno, comme l'ouvrage récent le plus significatif sur ce problème⁸².

- 42 Dès les années 1940, Adorno avait en effet développé, avec Horkheimer et dans une certaine mesure Pollock, l'idée selon laquelle la mutilation des formes de vie par les régimes fascistes était le résultat des structures capitalistes : les monopoles et la dimension autoritaire sous-tendant les rapports de force dans les modes de production, d'organisation et de décision capitalistes donnent lieu à une domination absolue en même temps qu'à une dilution des intérêts de classe par l'administration fasciste d'une nouvelle forme de capitalisme, le capitalisme d'État. La raison capitaliste mise au service de l'administration politique et de l'organisation économique ainsi que la gestion de cette même organisation économique par le pouvoir politique entraînent une déraison fasciste qui soumet les individus à une logique administrée et autoritaire, qui crée un ressentiment au sein des classes dominées les détournant de l'origine véritable de leur domination au profit d'un racisme organisé et, partant, anéantit toute possibilité d'organisation et de lutte. Ces éléments analysés très tôt par les philosophes exilés aux États-Unis – capitalisme d'État, monopoles, administration, autoritarisme, raison déraisonnée – se voient éclairés, à partir des années 1950, par le caractère automatique et automatisé des pratiques sous l'influence de la technique en système industriel. Cette automatisation de la technique exacerbe la soumission des masses aux structures hétéronomes et autoritairement imposées, d'autant plus autoritaires qu'elles se présentent sous les apparences d'une liberté, voire d'une libération, et d'autant plus dominantes qu'elles sont perçues comme naturelles, inévitables et rationnelles. Comme le note Horkheimer, dans un commentaire qui éclaire son projet de collaboration avec Adorno, notamment dans le cadre de la *Dialektik der Aufklärung* et des enquêtes de la *Zeitschrift für Sozialforschung*, « celui qui ne veut pas parler du capitalisme doit aussi se taire à propos du fascisme »⁸³.
- 43 Face à ces premières interprétations influencées par une réception plutôt souterraine de la pensée d'Adorno, mais bel et bien conscientes de l'importance de ses enjeux, il est maintenant essentiel de s'attarder sur la constitution d'une véritable sociabilité marxiste en France réunie autour de ses interlocuteurs principaux, ceux-ci organisant deux cycles de conférences qui consacreront le dialogue critique avec l'École de Francfort.

II. Constitution d'une sociabilité marxiste – deuxième vague (1958-1961)

- 44 Dans une lettre du 7 février 1958, Morin note que les plus proches de la pensée de l'auteur des *Minima Moralia* ont « définitivement intégré "l'adornisme" en eux »⁸⁴. Déjà avant les conférences de 1958 données par Adorno à la Sorbonne, Friedmann, Minder et Goldmann avaient entretenu des relations intellectuelles privilégiées avec le philosophe

francfortois. Les premières relations sont très probablement antérieures aux années 1956-1957, les lettres de ces années mentionnant bien souvent Adorno comme un « collègue » et « ami ». Il est en outre intéressant de relever que la correspondance avec Horkheimer, trace significative des évolutions de la pensée adornienne, mentionne à plusieurs reprises, et ce dès le début des années 1950, les noms de Roger Caillois, de G. Friedmann, de J.-P. Sartre et de Maurice Merleau-Ponty puis, dès 1957, celui de L. Goldmann à de nombreuses reprises, les premières discussions à propos de Raymond Aron, de Jean Wahl, de Karl Löwith et d'Alexandre Koyré remontant quant à elles aux années 1930⁸⁵.

2.1. La philosophie française vue au travers de la correspondance entre Adorno et Horkheimer : l'opposition Sartre-Goldmann

- 45 Ce relevé sommaire montre à la fois l'intérêt réel des philosophes francfortois envers les évolutions du champ philosophique français et en même temps la nécessité d'une critique de celui-ci, comme l'atteste ce commentaire du 24 mai 1954 à propos d'une collaboration avec Friedmann :

Wie ist es mit Friedmann? Meinem Gefühl nach wäre es sehr gut, wenn man von ihm schon etwas in einem der ersten Hefte hätte, und unter Umständen könnten wir daran einige Bemerkungen über die Umwälzung der Bedingungen der technischen Produktion und die anthropologischen Veränderungen anknüpfen, wie uns diese Dinge sich darstellen. Das ist von uns aus wirklich ein zentrales Thema und sollte, wenn man ihm die Form von Reflexionen zu Friedmann gibt, nicht zu schwer zu bewältigen sein⁸⁶.

- 46 En 1957, Adorno invita Goldmann à prononcer une conférence sur le cas Pascal et sur la vision du monde tragique en France au XVII^e siècle („Die tragische Weltanschauung in den Pensées von Pascal und im Theater Racines“⁸⁷) et sollicita à plusieurs reprises Friedmann durant l'année 1958 pour que celui-ci donnât une conférence à l'Institut. Le philosophe allemand a très tôt eu connaissance des travaux goldmanniens relatifs à la notion de Weltanschauung, qui influenceront par ailleurs le *Sur Racine* de Barthes, et de ceux de Friedmann sur l'impact de la technique sur le travail, ce dernier partageant une amitié commune avec Horkheimer.
- 47 En concevant les visions du monde comme des possibilités dynamiques dans une société donnée mises à l'épreuve de l'histoire, l'auteur du *Dieu caché* accentue l'importance de la temporalité, du but à atteindre dans le processus historique, déplacement qui influencera conjointement le marxisme et l'existentialisme français – que l'on pense par exemple à la *Critique de la raison dialectique* dont les réflexions sur la temporalité et la matérialité de la praxis peuvent se lire dans un dialogue critique avec le milieu goldmannien-adornien des années 1950. Dans le même temps le projet de Goldmann d'une « éthique marxiste »⁸⁸, selon les termes de Franco Fortini, tend à déplacer la conception lukácsienne du reflet, comme le fait Adorno dans l'utilisation de l'idée du miroir déformant que nous avons déjà analysée, au profit d'une réalité apparaissant « brisée, dans un miroir brisé »⁸⁹.
- 48 Le matérialisme de Goldmann se développe dans une certaine mesure en opposition aux approches phénoménologiques de Merleau-Ponty et de Sartre avec qui il collabore par ailleurs dans le cadre de la publication dans *Les Temps Modernes* des « Propos dialectiques » en 1957, initiant une querelle avec le marxien Maximilien Rubel, notamment autour de la question de la publication de Karl Marx en Pléiade. Tout comme

son homologue français, Adorno ne cachait pas son scepticisme envers les entreprises des deux phénoménologues convertis au marxisme, livrant à Horkheimer, de l'Hôtel Regina à Paris, un commentaire éminemment ironique dans une lettre du 20 octobre 1952 : „Merleau-Ponty bebrütet angeblich noch die Dialektik, Sartre hat sich recht ehrenhaft zwischen alle Stühle gesetzt“⁴⁹. Dans une mise en perspective du structuralisme, de l'existentialisme et du marxisme dans le champ intellectuel français de la fin des années 1950, Edouard Delruelle a analysé la querelle qui se noue entre Goldmann et Sartre dans les *Temps Modernes* durant l'année 1957⁵¹ où le premier oppose une dialectique encore héritée de Lukács à un existentialisme selon lui empêtré dans la raison tragique, cette course à la bonne dialectique amenant d'ailleurs Goldmann à dénoncer plus tard la *Critique de la raison dialectique*. Il ne nous semble pas faux de soutenir que cette critique goldmannienne, certes déterminée par l'ancrage de la pensée de Lukács, est également influencée par la conception adornienne de la dialectique, foncièrement différente de celle progressivement développée par Sartre ou par les structuralistes (lorsqu'elle n'y est pas complètement absente).

- 49 Afin d'étayer cette hypothèse, nous mettons en perspective les deux textes de Goldmann édités dans *Arguments*, à savoir « Un bilan désabusé » paru en février-mars 1957 et « L'apport de la pensée marxiste à la critique littéraire » publié en janvier-mars 1959, afin d'analyser les évolutions de sa pensée à la lumière de ses correspondances avec Adorno et des commentaires dont il fait l'objet dans celles entre Adorno et Horkheimer à partir de la même année. Avant d'entrer dans cette analyse proprement dite, précisons que Horkheimer a envoyé le 27 septembre 1958 une longue lettre à Adorno où il questionne conjointement la dialectique hégéliano-marxienne et les travaux existentialistes de Sartre et de Merleau-Ponty. S'il n'attaque pas directement les deux auteurs, on peut lire dans le commentaire de Horkheimer une critique de l'existentialisme d'inspiration heideggerienne :

Ja, ich hätte meine Freude daran, daß es unter dem philosophischen Nachwuchs hierzulande nicht bloß Heideggerjünger, Existentialisten und Positivisten gibt, sondern im Gegensatz zum Osten, wo der nicht konforme Gedanke ausgerottet wird, immer noch dissentierende Jugend und Eigensinn⁵².

- 50 Tandis que l'article paru en 1957 est un texte de philosophie politique au sens strict, l'article que Goldmann publie en 1959 est consacré aux apports de la pensée marxiste à la critique littéraire et vient compléter ce que nous avons déjà évoqué dans le point 1.2, Goldmann mettant en lumière une histoire de la théorie marxiste de la littérature et la volonté de développer des « instruments conceptuels créés par ou grâce à la pensée marxiste »⁵³. Dans le même temps, l'auteur réalise une critique de l'approche lukácsienne (critique déjà présente dans l'article de 1957, mais de manière nettement moins affirmée) : « les travaux de Lukács sont devenus depuis son époque "stalinienne" un mélange inextricable et souvent pénible de remarques pénétrantes et de lieux communs de l'idéologie et de la propagande "officielle" »⁵⁴. L'auteur relève toutefois cinq apports conceptuels fondamentaux de l'approche marxiste du phénomène littéraire : la structure significative, la vision cohérente du monde, la conscience possible, le réalisme socialiste (concept hautement compromis, selon l'auteur, par la propagande soviétique) et la cohérence entre contenu et forme littéraires. On observe ici ce qu'avait relevé Delruelle à propos de la parenté entre le structuralisme et la dialectique goldmannienne, qui entend redéployer les dimensions significative, matérialiste et dialectique de la *structure*, que « certaines conceptions structuralistes » (celles de Lévi-Strauss ou de Barthes) auraient délaissées :

Les réalités sociales et historiques sont nécessairement et toujours des structures dynamiques significatives dans lesquelles le changement de certains éléments importants entraîne nécessairement des changements correspondants des autres éléments de manière à aboutir à la naissance de structures significatives nouvelles⁹⁵.

- 51 Dans un Curriculumm Vitae qu'il envoie à Adorno, Goldmann insiste sur cette dimension dynamique et significative de la structure („sinnvollen dynamischen Strukturen“⁹⁶) et sur le caractère relatif de la totalité.
- 52 Dans le prolongement de ce commentaire, il relève l'importance de l'« adéquation du concept à l'objet » dans toute littérature dite « réaliste » qui lutte contre la conception de la réalité comme « donnée statique en oubliant qu'elle est essentiellement en permanent devenir », contre l'« apparence phénoménale statique ». Le texte se clôt sur une véritable attaque envers la conception de la conscience de type phénoménologique, qui ne serait elle aussi qu'une « apparence phénoménale qui reçoit sa véritable signification seulement par son insertion dans les structures globales de la réalité historique et sociale »⁹⁷.
- 53 Ces années 1957-1960 correspondent à la publication dans *Les Temps Modernes* de plusieurs textes de Sartre qui participent aux réflexions préparant la *Critique de la raison dialectique* et les *Questions de méthode*. Les « Questions de méthode » paraissent en deux parties, la première en septembre 1957 sous le titre « Marxisme et Existentialisme » et la seconde le mois suivant, aux côtés de la première partie des « Propos dialectiques » de Goldmann intitulée « Y a-t-il une sociologie marxiste ? » Le reproche que ne cesse d'opérer Goldmann à l'existentialisme de Sartre et à sa variante marxiste peut se lire en filigrane de l'article paru dans *Arguments* que nous venons d'évoquer. L'existentialisme ne dépasserait pas selon lui la conception de la conscience individuelle, anhistorique et a priori, héritée de la phénoménologie et de la tradition cartésienne tout en ne parvenant pas à réellement faire émerger le sujet de la dialectique matérialiste⁹⁸ – c'est-à-dire à mettre en œuvre une philosophie où la conscience serait produite par les structures sociales qu'elle dépasse par un mouvement de transformation historique et non une condition a priori de la perception des phénomènes transcendants, c'est-à-dire une prima philosophia.
- 54 Précisons qu'Adorno effectue dans le même temps une critique de la conception sartrienne de l'engagement dans le chapitre « Engagement » des *Notes sur la littérature*. Nous ne développerons pas ici toutes les subtilités de ces débats implicites entre Sartre et Adorno par l'intermédiaire de Goldmann ni les réfutations et les nuances de cette interprétation du marxisme sartrien⁹⁹. Les positions goldmaniennes à propos de l'héritage existentialiste et phénoménologique ainsi que ses critiques de Lukács, dont la pensée est elle aussi héritière de Heidegger, peuvent se lire au travers de l'influence du couple Adorno-Horkheimer avec qui dialogue de plus en plus Goldmann dans la deuxième moitié des années 1950, qui demande régulièrement à Adorno de saluer son ami Horkheimer. Entre les deux articles parus dans *Arguments*, Goldmann mentionne dans une lettre à Adorno du 4 novembre 1957 la lecture de *Dialektik der Aufklärung* et des *Minima Moralia*¹⁰⁰ et assiste aux conférences données par Adorno à la Sorbonne. Ceci l'amène à la fois à développer une critique du marxisme lukácsien et à se distancier de l'héritage phénoménologique qui l'influçait encore au milieu des années 1950 tout en prenant acte des évolutions induites par le développement du courant structuraliste.

2.2. D'Arguments à Communications, de la Sorbonne au Collège de France

- 55 Un deuxième texte d'Adorno est publié dans *Arguments* entre sa conférence sur l'expérience chez Hegel donnée en 1958 à la Sorbonne et parue en 1959 et les conférences prononcées en mars 1961 au Collège de France. Cette contribution au numéro 19 intitulé « L'art en question » redéveloppe la thématique de l'influence de la technique dans le monde culturel, cette fois dans l'art musical. Cette concentration sur une discipline qui peut paraître a priori détachée des questions politiques tend au contraire à renforcer la synthèse nécessaire de l'Ideologiekritik, et de la Kulturkritik¹⁰¹. Adorno avait déjà montré, dans ses travaux des années 1930 et 1940 parus dans la *Zeitschrift für Sozialforschung*, l'ancrage de la matière musicale dans une historicité contradictoire¹⁰².
- 56 Cet article intitulé « Musique et technique » met à nouveau à mal une représentation commune et convenue de la pensée adornienne relative à la critique de la technique puisqu'elle insiste d'emblée sur l'interrelation nécessaire entre celle-ci et l'art, entre extériorité matérielle et intériorité subjective : « la signification grecque du mot *technique* rappelle l'unité de celle-ci avec l'art »¹⁰³. C'est en réalité l'influence de la technique dans la composition qui importe à Adorno, qu'il analyse à partir de la dialectique hégélienne et dont les implications dans le développement du progrès industriel doivent être mises au jour. Ce n'est donc pas la technique en soi qui est critiquée mais les pratiques qu'elle induit, la transformation des expériences qu'elle produit. L'atonalité, le dodécaphonisme et la sérialité, procédés utilisés par Berg, Krenek et Schönberg, n'étaient-ils d'ailleurs pas des techniques à part entière ? Ce que prône donc Adorno n'est pas une réfutation de l'influence de la technique – au sens de technique musicale et de dispositif technique dans la pratique musicale – mais une appropriation de la technique dans la création qui ne soit pas substitution de celle-ci par celle-là.
- 57 La critique de la technique n'est pas une critique du dispositif en-soi, nécessaire à la création, mais du rapport que le sujet entretient avec celui-ci. L'acceptation d'un état établi et préconçu d'une technique indépendante de la création aliène le sujet créateur à celle-ci tandis que l'intégration du dispositif rend possible une praxis transformationnelle par l'ancrage du sujet dans l'historicité des pratiques qu'il subvertit. Le propre de la musique industrielle en système capitaliste avancé est de consacrer cette séparation, cette « marche à vide »¹⁰⁴ de la technique comme entité fétichisée. Dans le même temps, l'industrie culturelle crée une confusion entre technique et création, confusion que la démarche dialectique a pour fonction de mettre au jour au profit d'une revalorisation de la force créatrice de l'esprit aux prises avec l'histoire et ses déterminations :
- Tout cela [la suprématie de la technique sur la création] obéit à la fascination exercée par le progrès ambivalent qui, aux dépens du possible, se cantonne dans le monde du prétendu littéral et du prétendu effectif considérés comme garants de l'irréfutabilité, bute contre l'état de fait existant et, par là, se convertit secrètement en une régression vers laquelle tend pour l'instant l'ensemble de la société industrielle vieillissante¹⁰⁵.
- 58 Ainsi la création doit se penser à partir d'une situation sociale à laquelle elle est inextricablement liée et dont elle ne dit le vrai que dans la mesure où elle refuse l'imposition des logiques à l'œuvre en tant qu'elles sont dominantes et imposées de manière hétéronome par les détenteurs de la production. La Neue Musik comme le Nouveau Roman, dans leur matérialité formelle – musicale d'une part, rhétorique de

l'autre –, seraient deux expressions singulières de ce rapport aux structures techniques réifiées et réifiantes qu'ils dévoilent dans leur matérialité la plus brute – sérialité dodécaphonique d'une part, putréfaction des corps réifiées de l'autre. Dans son introduction de la *Dialectique négative*, Adorno souhaitait que la philosophie, à l'image de la musique de Schönberg, puisse *composer*, c'est-à-dire se penser comme une matérialité ancrée dans une historicité dont elle traduit les contradictions qu'elle exploite et transforme au travers de sa critique immanente, critique fondée sur le mouvement dialectique du sujet créateur aux prises avec une expérience régie par des déterminations extérieures qu'il nie.

- 59 Dès la fin des années 1930 et le début des années 1940, Adorno s'était intéressé à New-York (dans le cadre d'une enquête sous la direction de Paul Lazarsfeld) à l'influence des dispositifs techniques sur les pratiques des artistes mais surtout des auditeurs, transformés en consommateurs, dans le cadre de la réception massifiée de biens culturels. Sa critique de la radio, à nouveau non en tant que dispositif en soi – il donnera d'ailleurs quelques émissions musicales – mais comme vecteur d'expériences culturelles sérielles et automatisées, vise à dénoncer le processus selon lequel une industrie culturelle se crée à destination d'individus dont les goûts et les attentes servent la stéréotypie du contenu qu'ils absorbent tout comme celui-ci les absorbe. Stefan Müller-Doohm note à ce propos très justement qu'Adorno

acquiert la conviction que dans les sociétés « sur-organisées » d'un « monde administré », les besoins communicationnels des sujets s'écartent de moins en moins les uns des autres. De ce fait, la manipulation consciemment pratiquée par la presse et la radio est au fond superflue. Le public des médias réclame au sens d'une « harmonie préétablie » exactement ce que lui présentent les journaux, la radio et le cinéma¹⁰⁶.

- 60 C'est par ces questions du support et de la médiation de la culture de masse, des « émissions distractives (jeux radiophoniques ou télévisés, day-time serials, comics, etc.) »¹⁰⁷ et de l'harmonie préétablie à l'origine de l'aliénation culturelle que Friedmann sollicitera, au nom du CECMAS, Adorno pour une contribution dans le numéro de *Communications* consacré en 1964 aux savoirs et communications de masses.
- 61 Ces conceptions de la production culturelle influenceront dans les années 1960 le champ des informations et communications de masse, soucieux d'analyser l'industrie culturelle au travers d'une double posture, à la fois dans une attention à la manière dont ses productions signifient les évolutions sociohistoriques d'une société capitaliste industrialisée et technicisée, de ses mutilations et de ses aliénations, et en même temps soucieuse d'apporter des outils pour la description et la compréhension de l'évolution des pratiques massifiées et technicisées. On retrouve dans le comité de la revue *Communications* une série d'intellectuels proches de l'adornisme d'*Arguments*, tels que les Morin, Friedmann ou Barthes, tous à l'origine de la création de la revue en 1961, année du deuxième cycle de conférences d'Adorno au Collège de France. Plusieurs penseurs de l'École de Francfort y seront reçus et commentés au cours des années 1960, dont T.W. Adorno, H. Marcuse et Hans Magnus Enzensberger, ceci perpétuant le projet d'*Arguments* dont le dernier numéro paraît en 1962. Afin de comprendre un élément fondamental ayant amené à la transformation du champ intellectuel français, du marxisme critique et démystificateur à l'analyse de type structural de l'industrie culturelle, des communications et informations de masse, nous allons nous concentrer sur un dernier cas particulier, à savoir les intérêts communs et les approches croisées de Barthes et

Adorno, dont l'absence de relation ne doit pas occulter la possibilité d'un échange indirect.

III. L'histoire d'une rencontre manquée : le cas Adorno-Barthes – préparation du « moment philosophique » des années 1960

3.1. Un milieu adornien-barthésien avant l'heure

- 62 Les relations, intellectuelles et amicales, de Barthes avec Goldmann, Lefebvre et Friedmann l'ont forcément amené à côtoyer, au moins via un commentaire de seconde main et par des discussions informelles, l'œuvre d'Adorno. Une lettre de Friedmann du 30 octobre 1958 nous permet d'étayer ce propos :

Je serais extrêmement heureux, et également mes collaborateurs, si vous vouliez bien donner un séminaire le mercredi 26 novembre, à 9h30 du matin, dans le cadre de ma direction d'études à l'École Pratique des Hautes Études (Sorbonne). Vous auriez ainsi l'occasion de vous entretenir avec un certain nombre des jeunes psychologues sociaux et sociologues les plus distingués de la jeune génération. (...) En outre, quelques chercheurs du Centre d'Études Sociologiques aimeraient organiser chez l'un d'eux une petite réunion intime au cours de laquelle ils seraient heureux de vous recevoir et qui vous permettrait [sic] de vous entretenir librement avec eux¹⁰⁸.

- 63 Si l'on met en relation plusieurs données constituant le réseau gravitant autour de Barthes, on peut observer qu'il fut presque impossible pour lui d'échapper à la pensée adornienne. Plusieurs éléments relatifs à la sociabilité dans laquelle évolue le mythologue appuient cette hypothèse : sa participation au comité éditorial d'*Arguments* dès 1956 – ce qui l'amène à forcément lire des articles mentionnant l'œuvre d'Adorno –, son statut d'attaché en sociologie au CNRS de 1955 à 1959 sous la tutelle de Friedmann, et plus précisément au « Laboratoire d'Études Sociologiques » dès 1956¹⁰⁹, son amitié avec Lefebvre et les Morin, son attention envers l'œuvre et la pensée de Goldmann, les intérêts croisés tout au long des années 1950 de Barthes pour Brecht et d'Adorno pour Beckett ou encore la création du CECMAS et de la revue *Communications* aux côtés de ces mêmes intellectuels. Selon l'étude biographique de Tiphaine Samoyault, c'est bien la collaboration, dès le milieu des années 1950, avec Friedmann qui oriente Barthes vers la sociologie critique du quotidien : « C'est finalement dans le laboratoire de sociologie de Friedmann, qui laissait plus de place à sa méthode et à sa manière démystificatrice de percevoir les objets, que Barthes va chercher à inscrire son sujet sur la mode écrite (...) »¹¹⁰. Barthes côtoie par ailleurs plusieurs intellectuels italiens, dans le courant des années 1955-1960, autour du projet de la revue *Ragionamenti*, dont l'un des principaux organisateurs est F. Fortini et où Renato Solmi traduit Adorno – nous renvoyons à ce propos aux traductions et commentaires d'Andrea Cavazzini publiés dans ce même numéro. La revue italienne, considérée comme la revue sœur d'*Arguments*, traduira, en plus du philosophe francfortois, des textes de Lukács et de Goldmann. Précisons enfin que Goldmann mentionne, en 1959, dans une lettre à Adorno sa volonté d'un travail commun („Zusammenarbeit“¹¹¹) entre l'Institut de Francfort et la VI^e section de l'EPHE.
- 64 Loin d'affirmer que les travaux de Barthes de la deuxième moitié des années 1950 et du début des années 1960, dont *Les Mythologies* et *Sur Racine*, porteraient l'empreinte de ceux d'Adorno, par exemple des *Minima Moralia*, nous tenterons toutefois de montrer en quoi

elles ont préparé la rhétorique intellectuelle à la réception de cette œuvre. Dans le même temps, les travaux respectifs des deux auteurs doivent être compris au travers de leur ancrage dans une sociabilité marxiste hétérodoxe, sociabilité qui subit de part et d'autre les influences de chacun. Précisons que plusieurs titres et fragments des *Mythologies* peuvent faire écho à ceux des *Minima Moralia* d'Adorno. Ainsi, tant dans leur thématique que dans leur style aphoristique, « Un ouvrier sympathique » rappelle « Le bourgeois revenant » (en français dans le texte) ; « Conjugales » peut se lire en regard de « Tisch und Bett »¹¹² ou de « Getrennt-vereint »¹¹³, « Jouets » fait écho à « Kaufmannsladen »¹¹⁴ ; « Le monde où l'on catche » exploite la rhétorique de « Ringverein »¹¹⁵ ; « Astrologie » évoque « Thesen gegen den Okkultismus ». Il serait dès lors question d'étudier la manière dont la réception d'Adorno dans le milieu marxiste dans lequel gravite Barthes à la fin des années 1950 permet d'éclairer « un point obscur » (selon les termes de Samoyault) de l'évolution de la pensée de Barthes qui, d'un intérêt d'intellectuel intervenant pour la littérature, se pose progressivement en chercheur mettant en œuvre du point de vue de la sociologie critique une « analyse du quotidien »¹¹⁶. En plus de l'approche et de la rhétorique des *Mythologies*, qui développe déjà ce projet d'analyse sociologique du quotidien, on peut voir dans la posture idéologique de Barthes au milieu des années 1950 une similitude avec celle d'Adorno qui, bien que radicalement anti-bourgeois, est foncièrement sceptique envers les potentialités de l'action révolutionnaire et éprouve une certaine fascination envers la culture et les modes de vie de l'aristocratie intellectuelle (modes de vie que les régimes politiques petit-bourgeois et fascisants ont mutilés au profit d'une industrialisation et d'une technicisation des pratiques) tout en pratiquant une parole de la démythification marxiste très dure et virulente.

- 65 Avant d'analyser plus précisément les analogies rhétoriques et conceptuelles entre les *Minima Moralia* et les *Mythologies*, il est utile de s'arrêter un temps sur cette sociabilité dans laquelle a gravité Barthes au cours des années 1950 et de comprendre les évolutions de sa pensée en fonction de celle-ci. Plusieurs éléments évoqués dans les parties précédentes, que nous ne redéveloppons pas, permettent de comprendre le progressif détachement de Barthes par rapport à Sartre au profit d'une pensée de plus en plus ouvertement réceptive au structuralisme, qui s'affirmera surtout dans les années 1960 (notamment dans les revues *Communications* et *Tel Quel*), mais aussi, pour un temps, aux marxismes lukácsien et goldmanien. Comme le relève Samoyault à propos du *Degré zéro de l'écriture*, la pensée de Barthes est, durant la première moitié des années 1950, traversée par trois influences majeures : le discours existentialiste, le discours marxiste et le discours linguistique¹¹⁷. Si Barthes comme Sartre sont tous deux plongés dans le théâtre au milieu des années 1950, celui-là n'hésitant d'ailleurs par à défendre celui-ci, les gommages progressifs des références à Sartre dans les textes de Barthes peuvent se lire à la fois comme une volonté stratégique de se distancier d'une figure d'autorité trop encombrante et comme un rejet des évolutions politiques de l'auteur de « Les communistes ou la paix », ceci amenant le collaborateur de *Combat* et de *Théâtre populaire* à se rapprocher de conceptions plus hétérodoxes – sa critique du réalisme socialiste lukácsien peut notamment se lire dans l'article « Écriture et révolution ». Dans le même temps l'insistance sur la responsabilité de la forme, qui serait le véritable lieu de l'engagement, déplace la conception sartrienne au profit d'une valorisation du pouvoir critique de l'expérience esthétique. Cette valorisation des formes comme éléments de subversion politique et cette conception de l'art comme entreprise de dévoilement et de renversement, développées à partir du *Degré zéro de l'écriture*, seront centrales dans ses critiques théâtrales de la deuxième moitié des années 1950.

66 C'est à cette époque que Barthes, dans la continuité de ses travaux sur Michelet, s'initie à Marx et au matérialisme tout en développant une méthode critique « fondée sur le relevé, sur la mise en évidence d'un système de valeurs »¹¹⁸. Les réflexions suivantes permettent de percevoir plus précisément encore la parenté qui se construit entre les discours fragmentaires de Barthes et d'Adorno : « Elle [la différenciation rétrospective] est une manière d'affirmer que la connaissance de soi donnée par la littérature d'idées ne naît pas d'un parasitage mais de la compréhension d'une différence »¹¹⁹. Barthes côtoie très régulièrement durant les années 1954-1955 Violette et Edgar Morin, dont il lit en 1954 *L'Homme et la Mort*, et collabore activement dans le cadre de la création d'*Arguments* avec J. Duvignaud, C. Audry et Dionys Mascolo, tout en fréquentant G. Friedmann dans le cadre de son rattachement au laboratoire de sociologie, autant d'intellectuels profondément ancrés dans la réflexion marxiste et attentifs à la critique sociologique de la culture. Ceci se ressent bel et bien dans une première radicalisation de la pensée barthésienne, notamment dans sa critique du théâtre, qui entend opérer une « critique totale »¹²⁰ des codes bourgeois. Son discours d'escorte théâtrale, « au confluent de l'esthétique et du politique »¹²¹, porte les accents d'une véritable critique d'inspiration marxiste, principalement dans les revues *Théâtre populaire* et *Lettres nouvelles* : « tâche destructrice », « purifié des structures bourgeoises », « désaliéné de l'argent », « c'est donc de notre opposition qu'il faut d'abord prendre conscience », « médiocrité », « responsabilité des formes » sont autant de formules constituant le discours barthésien du milieu des années 1950. Hormis un réel désaccord à propos de l'œuvre de Brecht, qui doit beaucoup à la collaboration de R. Barthes avec Bernard Dort, on remarque une véritable parenté rhétorique entre le discours barthésien et la critique adornienne de la culture, tous deux enrichissant et nuanciant progressivement les conceptualités d'une sociabilité marxiste qui leur est commune.

3.2. Deux formes bien distinctes de « mythologies »

67 Arrêtons-nous ici sur quelques ressemblances thématiques et rhétoriques entre les pensées adornienne et barthésienne des années 1950 relatives à une analyse socio-idéologique du quotidien, conceptions qui donnent lieu à des interprétations singulières, parfois divergentes. Alors qu'Adorno analyse le jouet de l'enfant, et plus précisément l'activité désintéressée du jeu – on sait l'intérêt qu'Adorno portera au jeu, comme lieu de la non-identité, dans la méthode dialectique¹²² –, comme une lutte contre la valeur d'échange au profit de la valeur d'usage où « le petit camion roule, mais ne va nulle part, et les petits tonneaux dont ils sont chargés sont vides (...) »¹²³, Barthes conçoit le jouet de l'enfant français comme un apprentissage et une soumission précoces à son futur statut de propriétaire et d'usager, objet dont la valeur d'usage serait toute prédéterminée :

Devant cet univers d'objets fidèles et compliqués, l'enfant ne peut se constituer qu'en propriétaire, en usager, jamais en créateur ; il n'invente pas le monde, il l'utilise : on lui prépare des gestes sans aventure, sans étonnement et sans joie. On fait de lui un petit propriétaire pantouflard qui n'a même pas à inventer les ressorts de la causalité adulte ; on les lui fournit tout prêts, il n'a qu'à se servir, on ne lui donne jamais rien à parcourir¹²⁴.

68 Le mariage est pour Adorno « un expédient au service de l'auto-conservation » (*Selbsterhaltung*) dans « l'ordre du monde »¹²⁵ (*Welteinrichtung*) ; il est pour Barthes, dans sa variante « grand mariage », « une opération fructueuse de comptabilité, qui consiste à faire passer au crédit de la nature le lourd débit de l'Ordre »¹²⁶. Dans ses

« Thesen gegen den Okkultismus », Adorno use des termes « Weltanschauung » et « Mythologie » pour dénoncer les mystifications couplées aux naturalisations de la réalité sociale opérées par l'idéologie bourgeoise.

- 69 Bien que l'emploi du terme « mythologie » ne doive nullement attendre les travaux de Barthes et Adorno, cet usage conjoint, d'une part par une tradition marxiste allemande et d'autre part au travers d'une entreprise sémiologique démystificatrice en France, donne lieu au développement d'une rhétorique marquée de son empreinte, agencée autour de l'*obsession discursive de la mythologie*, comme le montrent, parmi une nombreuse liste d'autres exemples issus des articles parus dans *Arguments*, le commentaire de Duvignaud – « Cet article aide à réviser la mythologie politique de la "gauche" »¹²⁷ – la réponse de Lefort à Morin – « je crains pour ma part que la théorie des Appareils n'engendre une nouvelle mythologie »¹²⁸ –, les articles de Morin sur l'avenir et sur la crise française – « L'expérience nous montre que l'obsession fondamentale de l'onirisme ou des mythologies tend à se réaliser : l'obsession icarienne est devenue avion, puis fusée »¹²⁹ et « (...) laver la classe ouvrière de la mythologie stalinienne »¹³⁰ – ou encore l'article de Blaise Bargiac « L'actualisation du virtuel » – « Si mythologie pourrait étymologiquement se traduire par science-fiction, science-fiction devrait se traduire par mythe logique »¹³¹. À nouveau, Lukács peut être vu comme l'intermédiaire problématique entre les deux auteurs, celui-là usant des formules « mythologie conceptuelle réactionnaire », « vestiges mythologisants » ou « grandioses formes mythologiques »¹³² dans l'article « Qu'est-ce que le marxisme orthodoxe ? » paru dans le troisième numéro d'*Arguments*. Cette obsession discursive de la mythologie doit se comprendre, de manière plus générale, comme un héritage de la pensée marxienne du fétichisme dont serait victime l'esprit en régime industriel et consumériste. L'usage du registre lexical de la mythologie qui en découle est lié à la mise en avant, dans les milieux marxistes des années 1950, de l'importance des réflexions relatives au fétichisme – de la marchandise, de l'apparence, des biens culturels, des idéologies, etc. – qui institue au travers de la pensée bourgeoise une méditation fautive sous les apparences d'une immédiateté tout en ôtant à la connaissance du monde sa dimension historique.
- 70 Les deux auteurs s'inscrivent en réalité dans un héritage philosophique commun où la figure de Lukács, avec ses notions de réification et de seconde nature, est déterminante. Celui-ci est directement commenté par Adorno, il est reçu via Goldmann dans le cas de Barthes, qui cite Lukács et Goldmann à la fin de « Le Mythe aujourd'hui ». On peut dégager en outre un besoin commun des deux intellectuels de se positionner par rapport à la phénoménologie ; cette fois, c'est par la lecture existentialiste que Barthes y a accès, tandis qu'Adorno critique, dès sa thèse, la phénoménologie de Husserl puis de Heidegger, cette discipline constituant un élément théorique incontournable pour les deux auteurs mais qu'il leur faut déplacer et dépasser au travers d'une analyse démystificatrice du réel. Bien que Barthes ne soit pas autant imprégné d'heideggérianisme que ses collègues philosophes, il ne semble pas exagéré de soutenir que l'ancrage encore profond du phénoménologue allemand dans le milieu marxiste qu'il côtoie – chez Lefebvre, Goldmann, Morin, Axelos – permet de comprendre une différence profonde entre les deux mythologues. On organise d'ailleurs un colloque à Cerisy sur Heidegger en 1955 où Axelos est son interprète et où plusieurs futurs acteurs d'*Arguments* sont présents. Si Adorno se montre intransigent envers la conception phénoménologique du réel (distinction ontico-ontologique) et de la conscience (posée a priori, de manière atemporelle et anhistorique), Barthes développe quant à lui une forme de fascination

envers une réalité (un être-là des choses¹³³) qui, certes doit être analysée au travers de ses significations collectives, mais qui ne doit pas nécessairement être transformée. Ce ne serait pas là l'objectif du mythologue.

- 71 La posture de Barthes est davantage celle d'un sémiologue qui s'éloigne d'un rôle directement politique et sa parole « n'agit rien ; tout au plus dévoile-t-elle »¹³⁴. Celle d'Adorno est celle d'un intellectuel d'intervention, non au sens d'un militant mais d'un démystificateur qui subvertit la réalité par le dévoilement de ses contradictions et de ses médiations idéologiques : « plus la pensée, au nom de l'inconditionné, se ferme avec passion à ce qui risque de la conditionner, plus elle se livre, inconsciemment mais d'autant plus fatalement, au monde. Même sa propre impossibilité, elle doit la comprendre par amour du possible »¹³⁵. Cette divergence fondamentale peut se comprendre cette fois par une différence d'héritage entre les deux auteurs : Adorno sollicite la dialectique hégélienne, dans un renversement de l'identité en une négativité, comme moteur de la transformation du réel par un sujet historique, tandis que Barthes est quant à lui marqué par la tradition anthropologique française et par un certain relativisme consacrant la distinction ontico-ontologique héritée de Heidegger qui produit, par cette distinction, une forme d'acceptation de l'être-là du monde (suivant un renversement du mépris heideggérien envers l'inauthenticité du *das Man* en une fascination). On comprend dès lors en quoi le commentaire suivant est en totale rupture avec la pensée d'Adorno, commentaire qui serait le propre selon celui-ci d'une pensée réactionnaire où le monde réifié est « tenu en quelque sorte comme indigne d'être transformé »¹³⁶ :

En un sens, le mythologue est exclu de l'histoire au nom même de qui il prétend agir. La destruction qu'il porte dans le langage collectif est pour lui absolue, elle emplit à ras bord sa tâche : il doit vivre sans espoir de retour, sans présupposition de paiement. Il lui est interdit d'imaginer ce que sera sensiblement le monde, lorsque l'objet immédiat de sa critique aura disparu ; l'utopie lui est un luxe impossible : il doute fort que les vérités de demain soient l'envers exact des mensonges d'aujourd'hui¹³⁷.

- 72 Contre ce commentaire, Adorno développe dans la *Dialectique négative* une conception foncièrement différente :

Le monde réifié, à cause de sa méprisable inauthenticité face à l'Être, qui doit être dynamique en soi et « survenir » par lui-même, est tenu en quelque sorte pour indigne d'être transformé ; la critique du relativisme renchérit jusqu'à diffamer la rationalité en progrès du penser occidental, et avec elle la raison subjective. La vieille réaction contre l'intellect qui dissèque, déjà réattisée par l'opinion publique, se lie avec la réaction contre ce qui est rendu étranger par chosification : depuis toujours elles renvoient l'une à l'autre. (...) La négation sur l'oubli de l'Être est un sabotage de la réconciliation ; l'histoire de l'être mythique et impénétrable à laquelle l'espoir s'accroche, la nie. Il faudrait pourfendre sa fatalité comme rapport d'aveuglement¹³⁸.

- 73 Comme nous avons pu l'observer, il n'existe presque aucune trace faisant l'état d'échanges, de mentions ou de rencontres entre les deux auteurs. Relevons toutefois le projet de Goldmann de réunir les deux auteurs au Colloque international de sociologie de la littérature de 1964 à Bruxelles, auquel se rendra Barthes, non Adorno, tandis que celui-ci participe au second colloque de 1965 à Royaumont alors que celui-là en est absent. Tous deux dialoguent cependant avec le même réseau intellectuel et participent à l'orientation du champ intellectuel français vers l'analyse de nouveaux objets, dès la fin des années

1950 et le début des années 1960, résultat direct de la double influence adornienne et barthésienne : les cultures et les communications de masse.

- 74 Cette histoire d'une non rencontre, suivant presque une logique d'évitements réciproques, entre Barthes et Adorno n'empêche pas, comme on l'a vu, des mécanismes d'influences et d'emprunts souterrains et inconscients, déterminés par leur ancrage dans une sociabilité intellectuelle commune, dans une discursivité sous-tendue par des thématiques très proches, par des mêmes amitiés et affinités ainsi que par la conscience d'évoluer dans une société bourgeoise aliénante et mystificatrice. Cette mise en perspective n'a bien entendu pas nié les divergences intellectuelles réelles entre les deux auteurs, relatives principalement aux caractéristiques propres à chacun, l'hégélianisme de l'un face à l'influence des théories anthropologiques et des conceptions sémiologiques du signe de l'autre, le profond amour pour la culture et la langue germanique du premier contre l'absence de connaissances précises de celle-ci chez le second et, bien entendu, la confrontation directe avec le nazisme¹³⁹ contre le séjour au sanatorium, autre explication de la radicalité adornienne envers une société capitaliste et bourgeoise dont il connaît les évolutions fascistes. L'intérêt conjoint des deux intellectuels pour les diverses pratiques du roman contemporain réunies autour des Éditions de Minuit constitue le point central de nos relances.
- 75 Ces analyses des dialogues explicites et implicites entre Adorno et le champ intellectuel français de la fin des années 1950 a permis de comprendre la manière dont s'était progressivement effectuée dans le discours marxiste une actualisation de la pensée adornienne et comment celle-ci avait préparé les innovations du début des années 1960, innovations notamment à l'œuvre dans des revues comme *Communications* et *Tel Quel*, dans des institutions telles que le CECMAS ou l'EPHE et dans des approches nouvelles, à l'image des informations et communications de masse, de l'analyse structurale et de la sociologie du quotidien. Afin de comprendre plus précisément encore la préparation du « moment philosophique » des années 1960, pour reprendre la formule du collectif dirigé par Patrice Maniglier¹⁴⁰, et que nous venons d'éclairer à la lumière des évolutions rhétoriques, conceptuelles et disciplinaires induites par la double influence majeure que constitue le couple « uni-séparé » Barthes-Adorno, il est nécessaire de s'attarder pour finir sur l'influence de la rhétorique néo-romanesque comme véritable moteur d'une théorie critique française, ceci relançant l'un des constats fondamentaux de cette recherche, à savoir la relation au sein de cette théorie critique de la critique de l'idéologie et de la critique de la culture inhérentes au discours philosophico-littéraire.

Une société innommable : relances à partir du Nouveau Roman

Des corps réifiés

- 76 Dans une lettre à Gilbert Gadoffre, directeur de l'Institut collégial européen ayant invité Adorno à un dialogue avec des philosophes mais aussi avec des écrivains dont Robbe-Grillet (qu'Adorno connaît également par Goldmann) et Sarraute, le philosophe francfortois répond le 19 juin 1959 :

Es wäre mir ebenso wichtig, mich etwa mit Jean Wahl auszusprechen, wie die Bekanntschaft eines so bedeutenden Denkers wie Merleau-Ponty und einer so bedeutenden Schriftstellerin wie Nathalie Sarraute zu machen¹⁴¹.

- 77 Dans le même temps, Adorno s'intéresse très précisément à l'œuvre de Beckett tandis que la revue *Arguments* consacre, on l'a dit, un dossier, en 1958, au roman contemporain où elle analyse les innovations critiques, rhétoriques et conceptuelles de Robbe-Grillet, Simon, Sarraute, Cayrol et Butor. Müller-Doohm a relevé l'importance qu'a très tôt eue la rhétorique de Beckett dans la pensée d'Adorno, celui-ci ayant connaissance, bien avant le relatif succès du romancier et dramaturge en France, de son œuvre, notamment grâce au projet de Suhrkamp de publier celle-ci¹⁴².
- 78 Jameson a par ailleurs bien analysé l'analogie pouvant être réalisée entre l'œuvre néo-romanesque et la théorie critique d'inspiration francfortoise, le philosophe se concentrant principalement sur Robbe-Grillet : "[...] Robbe-Grillet, indeed, makes a case for some profoundly critical value of his own novels in the sense of the Frankfurt School, in their narrative demystification of the very categories of the ideology of everyday life"¹⁴³. Précisons enfin qu'*Arguments* annonce dans son vingtième numéro, paru en 1960 :
- Samuel Beckett
COMMENT C'EST
roman
Onze ans après *L'Innommable*, voici un ouvrage de première importance¹⁴⁴
- 79 Nous voulons montrer ici en quoi ces innovations ont rendu possible, du moins ont favorisé, la réception d'Adorno en France en influant sur l'avant-garde intellectuelle marxiste gravitant autour d'*Arguments*. L'intérêt commun pour une littérature très vite perçue comme une théorie critique du réel étaye cette hypothèse et met au jour l'importance, non seulement de la critique littéraire (telle que nous avons pu l'analyser dans le point 1.2 de cet article), mais plus encore des œuvres romanesques elles-mêmes en tant qu'elles influencent et déterminent, suivant la conception performative décrite par Jaeggi à propos de l'*Ideologiekritik*, les orientations discursives-conceptuelles du champ intellectuel. Cette perception du roman contemporain marque dans le même temps une rupture avec les pensées lukácsienne et heideggérienne tout en prenant acte de leur importance dans la compréhension d'une réalité phénoménale traversée de contingence, de facticité et d'arbitrarité. La proximité des discours du Nouveau Roman et de la revue *Arguments* peut notamment se comprendre par leur éditeur commun, les Éditions de Minuit, mais aussi par les sociabilités qui se nouent entre les différents intellectuels, Barthes étant proche de Robbe-Grillet, les Morin de Duras, Duvignaud ayant commenté l'œuvre de Beckett, Goldmann ayant traduit Lukács avec Butor, etc. En outre, les années 1957-1958, qui correspondent à une intensification des correspondances entre Adorno et les acteurs d'*Arguments*, sont aussi celles d'un développement important des œuvres dites néo-romanesques : parutions en 1957 du *Vent* de Simon, de *La Jalousie* de Robbe-Grillet, de *Comment c'est* et *Fin de partie* de Beckett, publications en 1958 de *L'Herbe* de Simon et de *La Modification* de Butor, période de rédaction et de publication de la plupart des articles qui constitueront en 1963 *Pour un nouveau roman* de Robbe-Grillet, parution de l'article de Barthes sur Robbe-Grillet dans *Arguments*, par ailleurs critique envers Butor, etc.
- 80 La mise en avant de la dimension politique d'une esthétique littéraire tend à déplacer la théorie critique – et plus spécifiquement celle relative aux modes de production, d'organisation et d'administration des sociétés modernes capitalistes et néo-capitalistes – vers une critique des formes, éminemment déterminantes dans la constitution de la substance sociale et idéologique. Comme nous l'avons déjà évoqué dans les points 1.2 et 1.3, cette critique esthétique des formes, qu'Adorno et les acteurs d'*Arguments*

considéraient à la fois comme une perspective et comme une pratique artistique, interroge les rapports entre la spéculation philosophique, la création artistique et la pratique politique.

- 81 La rupture avec un ensemble de codes issus de la tradition littéraire bourgeoise et avec son idéologie humaniste se construit principalement dans le rapport entretenu entre le sujet et l'objet. La dilution de l'individu, de son identité et de ses attributs physiques et psychologiques dans *Portrait d'un inconnu* (ouvrage paru en fragments dans *Les Temps Modernes* en 1946 puis publié en 1948), la rupture avec la linéarité romanesque, avec la cohérence et avec les rapports de causalité dans *Les Gommages* (1953), la mise en avant du regard désincarné au profit d'une « objectalité sensible » dans *Le Voyeur* (1955) et *La Jalousie* (1957), les déconstructions syntaxiques, la substance végétale conférée aux corps putréfiés et l'emploi incessant du participe présent comme expression de l'auto-génération des phénomènes transcendants dans *Le Vent* (1957) et *L'Herbe* (1958) ou encore l'immobilité réifiante du corps et la négation de la fable dans *La Modification* (1958) sont autant d'éléments participant de cette rupture. Nous avons déjà pu traiter de la grande radicalité rhétorique de ces œuvres¹⁴⁵ et ne redévelopperons pas cette lecture afin de nous concentrer plus précisément sur l'importance de l'œuvre de Beckett qui s'inscrit dans ce mouvement de table rase néo-romanesque (à sa marge) et qui permet de comprendre, plus encore que les œuvres de Sarraute, Robbe-Grillet, Simon et Butor, les rapports à la technique, à l'aliénation et la réification tels que les conçoit Adorno, à l'instar de l'extrait suivant de *L'Innommable*¹⁴⁶ :

La recherche du moyen de faire cesser les choses, taire sa voix, est ce qui permet au discours de se poursuivre. Non, je ne dois pas essayer de penser. Dire simplement ce qu'il en est, c'est préférable. Les choses, les figures, les bruits, les lumières, dont ma hâte de parler affuble lâchement cet endroit, il faut de toute façon, en dehors de toute question de procédé, que j'arrive à les en bannir. Souci de vérité dans la rage de dire¹⁴⁷.

- 82 Beckett reprend dans un certain sens plusieurs éléments propres à une rhétorique influencée par l'heideggerianisme, notamment par le On (le das Man) comme extériorité inauthentique du sujet traversé par des voix et parlé par des mots qui lui sont hétéronomes : « Mais souvent ils parlent tous en même temps, ils disent tous en même temps la même chose précisément, mais avec un ensemble si parfait qu'on dirait une seule voix, une seule bouche, si l'on ne savait que Dieu seul peut être partout, à la fois. On, mais pas Worm, qui ne dit rien, ne sait rien, encore »¹⁴⁸. L'œuvre de Beckett interroge le lieu des étants inauthentiques pour y induire du mouvement, nullement pour réfuter une réalité phénoménale conçue au contraire comme le lieu même de la naissance douloureuse du sujet, empêtré dans cette réalité qu'il met en mouvement, qu'il tente de déplacer, de dépasser, sans y échapper. Dans ses *Notes sur la littérature*, Adorno livre un commentaire fondamental à propos du dépassement – dans *Fin de partie*, paru en 1957, mais que l'on peut facilement étendre à *L'Innommable* – de la pensée phénoménologique dans l'œuvre de Beckett :

Si l'existentialisme prébeckettien a exploité à fond la philosophie en tant que modèle poétique, comme s'il était Schiller en personne, Beckett, plus cultivé que quiconque, lui présente l'addition : la philosophie, l'esprit lui-même est inventorié comme invendu, un reliquat chimérique du monde de l'expérience, et le processus poétique est une braderie. Le *dégoût*, qui depuis Baudelaire est une force productive de l'art, est infini dans les mouvements historiques produits de Beckett. Rien ne va plus : tel est le canon qui arrache au royaume des ombres de la méthodologie un thème de la préhistoire de l'existentialisme, la destruction du monde de Husserl¹⁴⁹.

83 La mutilation du corps qui est à l'œuvre dans ce roman traduit un rapport particulier du sujet avec le monde matériel qui l'entoure, celui-ci enjoignant l'individu à parler selon des structures hétéronomes, le contraignant dans ses actes et mutilant, amputant, arrachant son corps au profit d'une immobilité réifiante : « vivacité mortelle », « cervelle liquéfiée », « avec une exactitude de mécanique », « yeux éteints d'avoir tant vu », « objets pesants », « une langue qui n'est pas la mienne », « matière inanimée », « rien que les paroles des autres », « à coups de mutilations », « énorme prison » sont autant de formules traduisant ces mutilations produites par l'aliénation du sujet à la matière. Contre la conception intentionnelle et première de la conscience, Adorno conçoit celle-ci comme le produit de médiations matérielles : « L'immédiateté de l'individuation était un leurre ; ce à quoi s'attache l'expérience individuelle [dans l'œuvre de Beckett] est médiatisé, déterminé »¹⁵⁰. Un registre lexical est omniprésent dans l'œuvre, celui de l'« agonie », il signifie le mouvement d'une conscience et d'un corps pris dans le mouvement de la matière réifiante : « Que je décline à tombeau ouvert en tant qu'être sensible et pensant, c'est de toute façon une excellente chose »¹⁵¹. Ce sujet est pris dans un immense mécanisme qui lui est hétéronome et sur lequel il ne semble pas avoir prise ; il répète à plusieurs reprises que les mots lui viennent de voix extérieures, que celles-ci parlent à travers lui, obéissant à une force supérieure, à un « eux » indistinct, omniprésent et oppressant.

« Vers une dialectique négative »

84 Dans le même temps, le sujet beckettien tend à s'affirmer contre le pouvoir de coercition, usant du registre de la giration – « girations », « tourner », « boucler le tour du monde », « tourner encore », « par ricochet », « On s'occupera de la mise en circonvolutions plus tard », « sortir franchement de son orbite » –, il émerge au travers de son propre mouvement de négation : « dans l'impossibilité matérielle d'aller plus loin, j'aurais été sans doute obligé de m'arrêter, quitte à la rigueur à repartir aussitôt en sens inverse, ou beaucoup plus tard, en me dévissant en quelque sorte, après m'être serré en bloc »¹⁵². La difficile – voire impossible – affirmation subjective passe par un processus dialectique d'arrachement à soi, comme par une forme de spirale dialectique de type hégélien – « me dévissant en quelque sorte ». Dans le même temps cette tentative de subjectivation passe par un arrachement à « l'ordre de la nature »¹⁵³, par une action créatrice essayant de bousculer l'état institué d'une historicité et permettant un progressif éveil de la conscience aliénée :

C'est un rêve, c'est peut-être un rêve, ça m'étonnerait, je vais me réveiller, dans le silence, ne plus m'endormir, ce sera moi, ou rêver encore, rêver un silence, un silence de rêve, plein de murmures, je ne sais pas, ce sont des mots, jamais me réveiller, ce sont des mots, il n'y a que ça, il faut continuer, c'est tout ce que je sais, ils vont s'arrêter, je connais ça, je les sens qui me lâchent, ce sera le silence, un petit moment, un bon moment, ou ce sera le mien, celui qui dure, qui n'a pas duré, qui dure toujours, ce sera moi, il faut continuer, je ne peux pas continuer, il faut continuer, je vais donc continuer, il faut dire des mots, tant qu'il y en a, il faut les dire (...), dans le silence on ne sait pas, il faut continuer, je ne peux pas continuer, je vais continuer¹⁵⁴.

85 On perçoit dans cet extrait qui correspond à la clôture du roman une logique d'aller-retour entre deux extrémités radicales, entre l'arrêt et la continuation, entre le silence et la parole, entre l'affirmation et la négation, entre la naissance et la mort. Ce mouvement

se synthétise en quelque sorte dans l'idée d'*innommable*, ce substantif qui qualifie l'état d'une réalité indicible qu'il faut pourtant nommer mais qui tire toujours le sujet vers une immobilité et vers une décomposition de son propre corps, qui lui coûte une part de lui-même – le narrateur perd en effet progressivement ses membres à mesure qu'il s'oblige à dire le monde qui l'entoure. Comme le note Adorno, « chaque pas vers la communication brade et falsifie la vérité. En attendant, c'est à ce paradoxe que travaille tout langage »¹⁵⁵. La parole est alors à la fois perte de soi, soumission à un monde de violence, de mort, de mutilation – « le bruit de leur agonie », « l'odeur de leurs cadavres », « Ils m'ont même tué », « condamné à vivre » – qui exige par son altérité radicale une réification de la subjectivité, et en même temps affirmation de soi, c'est-à-dire subversion de l'institution de la matérialité de ce réel. Mais c'est là une interprétation quelque peu optimiste de la rhétorique beckettienne¹⁵⁶ qui montre surtout l'impossibilité d'une affirmation libérée de l'individualité toujours prise dans des forces violentes et dominantes de mutilation, d'aliénation et de réification.

- 86 Nous pouvons dès lors postuler, à partir de ces analyses qu'il serait nécessaire d'approfondir (notamment en regard de l'œuvre simonienne), que la rupture opérée dans le discours néo-romanesque avec la rhétorique anthropomorphique de la littérature existentialiste (qui concevait l'objet comme le miroir, certes éminemment problématique, du sujet et qui considérait la conscience intentionnelle comme la condition préalable et nécessaire à la perception et à la création) a dans le même temps rendu possible une critique de la phénoménologie au profit d'une approche dialectique et matérialiste. En déplaçant la lecture subjectiviste et anthropologique de Husserl et de Heidegger dans la philosophie existentialiste vers une conception extatique, chosiste et objectale du phénomène et en concevant le corps, non plus comme un relais de la conscience ébranlée face à la contingence du monde, mais comme une entité faisant partie intégrante d'une chair mondaine qui tend à le réifier et à l'aliéner à une matérialité phénoménale, le Nouveau Roman rend dans le même temps possible la critique même de la phénoménologie de Heidegger. Un extrait de *L'Innommable* fait allusion, non sans quelque ironie, à l'ontologie phénoménologique comme à une véritable pensée de l'aliénation : « ils doivent m'estimer suffisamment abruti, avec leurs histoires d'être et d'existence »¹⁵⁷.
- 87 En n'étant plus (seulement) le lieu de l'inauthentique séparé de l'ontologique qu'il dégrade, suivant la distinction ontico-ontologique dénoncée par Adorno, mais le lieu d'une auto-genèse, d'un recommencement, d'une re-création, le monde des phénomènes conçu comme matérialité historique devient l'espace d'un possible mouvement dialectique où le sujet prend acte de cette matérialité pour mieux la transformer. Comme le suggère Adorno à propos de la dialectique négative, la pensée créatrice doit être conçue comme une différenciation et non comme un mimétisme. C'est ce que l'on peut observer, dans les œuvres de Beckett, mais aussi de Sarraute, Robbe-Grillet, Butor et Simon, à propos des corps luttant contre leur propre inertie, à propos des consciences aux prises avec l'objectalité qui les aliène et à propos des individualités produites par des techniques hétéronomes qu'elles tentent de subvertir.
- 88 Cette délimitation du Nouveau Roman comme lieu d'une radicalité négative, comme critique immanente du réel, permet ici de répondre, de manière évidemment problématique, aux impasses d'une définition du « mouvement ». Celui-ci se caractériserait dès lors, tout comme le projet philosophique mis en œuvre dans *Arguments*, comme une forme de théorie critique mettant constamment en jeu le réel, l'intégrant dans un processus de transformation permanente et se positionnant avec lui dans un

rapport de différenciation. La négativité constitutive des nouveaux romans serait ainsi leur substance positive commune, origine même de leur hétérogénéité, et ceux-ci constitueraient, sur le plan rhétorique, le pendant dialectique nécessaire de la pratique philosophique d'*Arguments*.

- 89 Comme l'indique le titre de cette sous-partie reprenant l'intitulé de la dernière conférence que donne Adorno au Collège de France en 1961, il existe une interrelation véritable entre les réflexions parisiennes du philosophe, les évolutions du champ intellectuel français et celles de la rhétorique romanesque. En retour, les dialogues, les échanges et les transferts de la pensée d'Adorno en France doivent être considérés comme des moments fondamentaux de son œuvre, la *Dialectique négative* étant comme annoncée dans cette conférence-manifeste. Il est donc nécessaire de penser l'« adornisme » français comme ayant lui-même participé aux évolutions de la pensée du philosophe hôte, celui-ci trouvant dans une tradition étrangère un ensemble d'interlocuteurs interrogeant et déplaçant ses propres conceptions.

Conclusions et constats : la revue comme hétérogénéité discursive

- 90 Comme nous avons pu l'observer dans ce parcours de la réception d'Adorno dans le champ intellectuel français, les revues intellectuelles et leurs particularités formelles, temporelles, rhétoriques et éditoriales doivent être resituées à la croisée d'une série de matérialités extérieures qui les influencent et qu'elles constituent (idéologie, sociabilité, rapports de force historiques, évolutions politiques, contexte philosophique). D'une part on a pu analyser la manière dont le projet d'une publication des textes d'Adorno émergeait d'une volonté collective, de pratiques d'enseignement, de réseaux plus ou moins définis autour d'institutions telles que le Centre d'Études Sociologiques, la Sorbonne, l'EPHE, le Collège de France, au sein desquelles des conférences sont organisées. La revue fait vivre et prolonge ces institutions en faisant interagir et en réunissant des intellectuels de divers horizons institutionnels et disciplinaires.
- 91 D'autre part, on a également pu observer en quoi les projets de collaboration au sein d'*Arguments* sont à la fois le fruit et l'origine d'une intense production de correspondances – les lettres de Morin et Axelos que nous avons mentionnées sont d'ailleurs celles réunies dans le dossier « *Arguments* » du Fonds d'archives Adorno. Ces correspondances constituent la partie non visible, immergée, des relations à l'œuvre au sein de la sociabilité réunie autour d'une revue et mettent en lumière les relations d'amitié qui fondent, tout autant que les orientations philosophiques, les positions politiques au sein de la revue. Les lettres personnelles entre les intellectuels allemands et français constituent en outre un matériau essentiel afin de comprendre une série d'influences sous-terraines, de soubassements théoriques, le caractère plus explicite de ce matériau permettant de mieux cerner les dialogues implicites à l'œuvre dans les productions publiées, ainsi que les logiques affectives à l'origine de certains positionnements théoriques.
- 92 C'est en effet une véritable pratique collective qui suscite et crée des échanges entre intellectuels étrangers qui n'étaient jusqu'alors pas tous entrés en contact, c'est elle qui noue des liens parfois très forts entre les individualités – nous n'avons pas évoqué le cas, déjà fort étudié, de l'amitié qui s'affirme dans la correspondance d'Adorno et Horkheimer

autour du développement de la *Zeitschrift für Sozialforschung*. La revue et les matérialités qui participent à sa réalisation tendent dès lors à constituer un discours intellectuel traversé par une pluralité d'approches et à faire dialoguer les pensées d'auteurs qui ne se sont pas directement côtoyés – on l'a observé à propos du cas Barthes-Adorno et, dans une moindre mesure, à propos d'une autre rencontre manquée, celle entre Sartre et Adorno. On perçoit en quoi l'omission d'une étude des correspondances et des revues dans plusieurs travaux consacrés à la réception d'Adorno et de l'École de Francfort entraîne une perception biaisée des logiques d'influence, d'échange et de transfert à l'œuvre entre deux géographies intellectuelles.

- 93 Une autre matérialité, rhétorique cette fois, est produite par l'hétérogénéité discursive de la revue qui fait cohabiter des discours de type très différents – critique littéraire, critique politique, analyse sociologique, philosophie spéculative, critique musicale, etc. – mais qui, comme nous l'avons précisé, se combinent et s'influencent. C'est pour cette raison que nous avons voulu évaluer l'importance du discours littéraire, et plus précisément du discours néo-romanesque, particulièrement commenté dans *Arguments*, en tant qu'il détermine une évolution rhétorique de ce discours intellectuel en produisant des déterritorialisations formelles rendant possible la création conceptuelle et la réception d'une philosophie étrangère.
- 94 Il serait d'ailleurs intéressant d'étudier, à la suite de cette recherche, la manière dont d'autres revues ont amené, par leur prise en compte conjointe de philosophes étrangers, de productions littéraires et de développements philosophiques, à la constitution d'une rhétorique-conceptualité singulière – que l'on pense aux *Temps Modernes* et à l'entrecroisement des œuvres de Michel Leiris, N. Sarraute, Jean Genet et J.-P. Sartre et des travaux philosophiques de K. Löwith, Alphonse de Waelhens, M. Merleau-Ponty et J.-P. Sartre lui-même, dans une actualisation de la pensée de M. Heidegger, ou encore à *Tel Quel* avec les textes de Philippe Sollers ou C. Simon qui côtoient les travaux de R. Barthes, Julia Kristeva, Michel Foucault ou Jacques Derrida, suivant une réactualisation tardive de l'œuvre de Friedrich Nietzsche conjointement au redéploiement d'un nouveau discours marxiste.
- 95 Il est en outre nécessaire de poursuivre l'étude de l'évolution de la première réception d'Adorno dans la seconde moitié des années 1950, suivant ce que nous avons appelé les deux vagues (1956-1958 et 1958-1961), en analysant, à la suite des conférences au Collège de France, la constitution de nouveaux lieux de réflexion dans le courant des années 1960, comme les revues *Communications*, *Langages* et *Tel Quel*, le CECMAS, le Collège de France, les séminaires donnés à l'EPHE, dans le Centre d'Études Sociologiques, etc. En outre, afin de mieux comprendre la richesse et les contradictions de la réception d'une pensée collective francfortoise nullement homogène – on l'a dit à propos des jugements intransigeants que porte Adorno sur ses collègues –, il serait nécessaire de mener le même travail pour des auteurs tels que Horkheimer, Marcuse¹⁵⁸ ou Enzensberger, pour ne reprendre ici que les principaux auteurs commentés dans *Communications*.
- 96 Ces remarques nous amènent dès lors à concevoir la revue, non comme une simple réunion occasionnelle ou accidentelle d'individualités, mais comme le véritable moteur de la création intellectuelle des années 1940-1960. En effet, les revues, ainsi que les sociabilités qui les déterminent et qu'elles induisent – telles que les conférences, les séminaires et les correspondances – permettent de comprendre les évolutions, les contradictions et les continuités à l'œuvre au sein des monographies tout en participant à la constitution d'une dynamique groupale nécessaire à l'échange, au dialogue et la

réception de systèmes philosophiques plus ou moins complexes ou étrangers, *Arguments* s'affirmant d'ailleurs, selon les propos de Gil Delanoï, comme un véritable « groupe-enfusion »¹⁵⁹. Comme le suggère en outre Fortini à propos de *Ragionamenti*, *Arguments* peut être perçue comme une « introduction à une revue possible »¹⁶⁰ et doit dès lors davantage se penser comme un projet d'ouverture où se mêlent trois formes de praxis rigoureusement interdépendantes : une praxis philosophique, une praxis artistique et une praxis politique. Ce constat réaffirme la dimension collective des idées et des pratiques développées durant la période 1945-1968, moment correspondant comme on le sait à une croissance significative des revues intellectuelles d'intervention. Si nous nous sommes concentré sur la réception d'une individualité philosophique par souci de concision et de cohérence méthodologique – bien que plusieurs remarques aient montré l'importance des dialogues d'Adorno avec Horkheimer, Mannheim, Marcuse et Pollock –, il nous semble avoir su montrer la manière dont se crée une véritable dynamique dans la mise en dialogue d'une pensée qui n'appartient nullement à un seul auteur mais qui se construit dans la confrontation et la contradiction. Ce que Morin appelle l'« adornisme » ne se résume nullement à la pensée d'Adorno, elle-même influencée en retour par les travaux et les traditions françaises, ni à sa réception dans une sociabilité d'auteurs, mais bien plus aux diverses actualisations et créations critiques qui se réalisent sur plusieurs plans de la réflexion et de l'action intellectuelle.

NOTES

1. Lettre d'Edgar Morin à Theodor W. Adorno du 4 juin 1957, Theodor W. Adorno Archiv, Frankfurt am Main, TWAA Ve 010.
2. Miguel Abensour, « Malheureux comme Adorno en France ? », in *Variations*, n° 6 (*La Théorie critique. Héritages hérétiques*), Lyon, Parangon/Vs, 2005.
3. Nous renvoyons à ce propos à l'article à paraître de Frank Müller, „Die Rezeption der Frankfurter Schule in Frankreich“.
4. Brief von Theodor W. Adorno an Alex Lindenberg vom 9 November 1959, Theodor W. Adorno Archiv, Frankfurt am Main, TWAA Br 0906. Les traductions ont été réalisées avec l'aide précieuse de Céline Letawe (que nous remercions vivement) : « La question de la traduction française des "Minima Moralia" m'intéresse bien sûr au plus haut point ».
5. Brief von Theodor W. Adorno an Alex Lindenberg vom 27 Juli 1960, Theodor W. Adorno Archiv, Frankfurt am Main, TWAA Br 0906.
6. Télégramme de Theodor W. Adorno aux Éditions Gallimard du 9 janvier 1961, Theodor W. Adorno Archiv, Frankfurt am Main, TWAA Ve 123.
7. Danilo Scholz, « Tout seul dans le pays de l'heideggérianisme. Adorno conférencier au Collège de France », in Giuseppe Bianco et Frédéric Fruteau de Laclous (éds.), *L'angle mort des années 1950. Philosophie et sciences humaines en France*, Paris, Publications de la Sorbonne, coll. « La philosophie à l'œuvre », 2016, p. 126.
8. Brief von Theodor W. Adorno an Edgar Morin vom 6 Juni 1957, Theodor W. Adorno Archiv, Frankfurt am Main, TWAA Ve 010. « Ayant une mère française et me sentant très profondément lié à la France, si ce que j'essaie de faire est bien accueilli à Paris, ce sera pour moi une satisfaction toute particulière. C'est presque trop évident pour que je doive encore le dire ».

9. Voir à ce propos Stefan Müller-Doohm, *Adorno. Une biographie*, Paris, Gallimard, 2004, p. 231-232. Voir également les correspondances avec ces interlocuteurs.
10. Lettre d'Alex Lindenberg à Theodor W. Adorno du 29 octobre 1959, Theodor W. Adorno Archiv, Frankfurt am Main, TWAA Br 0906.
11. Lettre de Theodor W. Adorno à Edgar Morin du 22 avril 1959, Theodor W. Adorno Archiv, Frankfurt am Main, TWAA Ve 010.
12. Brief von Theodor W. Adorno an Alex Lindenberg vom 27 Juli 1960, Theodor W. Adorno Archiv, Frankfurt am Main, TWAA Br 0906.
13. Voir également le travail d'Olivier Voirol qui situe quant à lui la première réception de l'École de Francfort au début des années 1960, avec la création de *Communications* par Morin, ne mentionnant pas *Arguments* ni les figures essentielles de Goldmann, Friedmann, Lefebvre et Axelos : Olivier Voirol, « La Théorie critique des médias de l'École de Francfort : une relecture », in *Mouvements*, n° 61 (*Critiquer les médias ?*), Paris, La Découverte, 2010.
14. Lettre de Jean Stötzel à Theodor W. Adorno du 16 décembre 1958, Theodor W. Adorno Archiv, Frankfurt am Main, TWAA Br1494A.
15. Lettre de Georges Friedmann à Theodor W. Adorno du 23 décembre 1958, Theodor W. Adorno Archiv, Frankfurt am Main, TWAA Br 0426.
16. Lettre de Pierre Jean Jouve à Theodor W. Adorno du 9 septembre 1957, Theodor W. Adorno Archiv, Frankfurt am Main, TWAA Br 0706.
17. Brief von Theodor W. Adorno an René Leibowitz vom 9 August 1948, Theodor W. Adorno Archiv, Frankfurt am Main, TWAA Br 0877.
18. Voir à ce propos Alain-Patrick Olivier, « La réception d'Adorno dans les institutions françaises d'enseignement : musicologie, sociologie, métaphysique », in *Illusio*, n° 12-13, 2014.
19. Brief von Lucien Goldmann an Theodor W. Adorno von 1959, Theodor W. Adorno Archiv, Frankfurt am Main, TWAA Br 0484. « De vos articles, "Hegel" paraît dans *Arguments*, la "musique" dans *Les Temps Modernes*. Je dois encore introduire quelque part la sociologie empirique ».
20. Cf. Scholz, *op. cit.*, p. 123-144 et Samir Gandesha, "Leaving Home. On Adorno and Heidegger", in Thomas Huhn éd., *The Cambridge Companion to Adorno*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 101-128.
21. *Ibid.*, p. 103.
22. Scholz, *op. cit.*
23. À propos d'un questionnement de cette appellation, nous renvoyons, entre autres, à Raymond Geuss, *The Idea of a Critical Theory*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981.
24. Michael Theunissen, cité dans Rahel Jaeggi, « Une critique des formes de vie est-elle possible ? Le négativisme éthique d'Adorno dans *Minima Moralia* », dans *Actuel Marx*, n° 2-38, 2005, p. 135-158.
25. Jaeggi, *ibid.*
26. Rahel Jaeggi, *Alienation*, New York, Columbia University Press, coll. "New Direction in Critical Theory", 2014, p. 16-23.
27. Fredric Jameson, *The Ideologies of Theory*, London, Verso, 2008.
28. Cf. Gandesha, *op. cit.*
29. Theodor W. Adorno, *Dialectique négative*, Paris, Payot, 1992, p. 22.
30. Irène Langlet, « Inactualités des *Mythologies* ? », in Marielle Macé et Alexandre Gefen dir., *Barthes, au lieu du roman*, Paris, Desjonquères-Nota Bene, 2002, p. 127-132, consulté sur *Fabula.org*.
31. Que l'on pense très sommairement au dossier « Où en est la critique aujourd'hui ? » (janvier-mars 1959), aux articles « L'écrivain devant le critique » (janvier-mars 1959), « l'aliénation bureaucratique » (1960) ou « Bureaucratie et technocratie » (1960) dans *Arguments* ou, plus tard, à l'usage des formules « culturanalyse » et « culture-action » qui sont calquées sur les modèles allemands de Kulturindustrie, Kulturkritik et Ideologiekritik dans « De la culturanalyse à la

politique culturelle » de Morin (1969) et « La culture-action » d'Alfred Willener et Paul Beaud (1969) dans *Communications*.

32. Nous ne reproduisons pas ici toutes les polémiques relatives à la délimitation des tendances communes aux romanciers associés au Nouveau Roman. Nous rappelons toutefois trois éléments fondamentaux permettant de réunir les œuvres que nous prenons en considération, à savoir l'appartenance commune de leurs auteurs à une nébuleuse d'intellectuels réunis dans les années 1950 autour de Jérôme Lindon, leur réunion au sein des Éditions de Minuit et, enfin, le projet commun du développement d'une rhétorique romanesque par négation des codes institués.

33. Gandesha, *op. cit.*, p. 112.

34. *Ibid.*, p. 107.

35. À l'appui de ce constat, il est important de noter que la critique de Barthes à propos du Nouveau Roman n'était nullement uniforme, ceci illustrant justement le caractère mouvant et toujours processuel de la critique du réel, dont chaque institution dans la tradition littéraire se voyait constamment déconstruite.

36. Kostas Axelos, « Approche du nihilisme. Aphorismes systématiques », dans *Arguments*, n° 14, 1959, p. 2.

37. Müller-Doohm, *Adorno, op. cit.*, p. 350.

38. Axelos, *op. cit.*, p. 3.

39. Jean Duvignaud, « Sur ce qu'il y a d'irrépressible en l'homme », dans *Arguments*, n° 14, 1959.

40. Scholz, *op. cit.*, p. 131.

41. Theodor W. Adorno, *Minima Moralia. Réflexions sur la vie mutilée*, Paris, Payot, 1980, p. 47.

42. Thomas Munzer, « À propos de Lukács », dans *Arguments*, n° 3, 1957, p. 19.

43. Theodor W. Adorno, « Hegel et le contenu de l'expérience », dans *Arguments*, n° 14, 1959, p. 29 (nous soulignons).

44. Cette analogie entre une forme mutilée, fragmentaire et sérielle n'est pas sans rappeler les analyses d'Adorno à propos de la Nouvelle Musique qui traduisait, selon lui, à la fois les structures sociales d'une société en déclin et leur possible dépassement critique. Friedmann mentionne par ailleurs, dans une lettre à Adorno du 6 avril 1958, le projet de traduction allemande du *Travail en miette*.

45. Edgar Morin, « Que faire ? », dans *Arguments*, n° 16, 1959, p. 4.

46. Edgar Morin, « Le révisionnisme généralisé », dans *Arguments*, n° 14, 1959, p. 9-10.

47. Theodor W. Adorno, « Discours sur la poésie lyrique et la société », cité dans Müller-Doohm, *Adorno, op. cit.*, p. 363.

48. Armanda Giambrocono-Guiducci, « Sur l'esthétique de Lukács », dans *Arguments*, n° 1, décembre 1956-janvier 1957, p. 11.

49. Jean Duvignaud, « Ce que nous attendons de la culture », dans *ibid.*, p. 16.

50. Roland Barthes, « Les tâches de la critique brechtienne », dans *ibid.*, p. 22.

51. Précisons ici que, contre la lecture politique de Barthes, Brecht n'était pas selon Adorno l'exemple même de la radicalité critique, celui-ci préférant valoriser le théâtre et le roman de Beckett comme expressions et subversions d'une société de la mutilation, de l'aliénation et de la réification (voir infra).

52. Edgar Morin, « Révisons le révisionnisme », dans *Arguments*, n° 2, février-mars 1957, p. 9.

53. Adorno, *Minima Moralia, op. cit.*, p. 42.

54. Joseph Gabel, « Actualité du problème de l'idéologie », dans *Arguments*, n° 2, février-mars 1957.

55. Adorno, *Minima Moralia, op. cit.*, p. 56-57. Voir à ce propos l'extrait suivant de *L'Innommable* : « Qu'on me demande l'impossible, je veux bien, que pourrait-on me demander d'autre ? Mais l'absurde. À moi qu'ils ont réduit à la raison. Il est vrai que ce pauvre Worm n'y est pour rien. Qu'est-ce que j'en sais ? Mais achevons notre pensée, avant de chier dessus » (Samuel Beckett, *L'Innommable*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1953, p. 85).

56. Rahel Jaeggi, „Was ist Ideologiekritik“, in Rahel Jaeggi und Tilo Wesche, *Was ist Kritik?*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2009, p. 266.
57. *Ibid.*, p. 295. « La critique idéologique a un statut particulier : elle est en quelque sorte à la fois active et passive. Vu qu'elle vise aussi toujours l'effet performatif de la déstabilisation, elle est, tout comme ce qu'elle critique, à la fois théorie et (en tant que théorie) pratique ».
58. Theodor W. Adorno, « Philosophie et division du travail », dans *Arguments*, n° 14, 1959, p. 25.
59. Adorno, *Dialectique négative*, *op. cit.*, p. 11.
60. Munzer, *op. cit.*, p. 20.
61. Edgar Morin, « Solécisme ou barbarie », dans *Arguments*, n° 4, juin-septembre 1957, p. 14.
62. Adorno, *Dialectique négative*, *op. cit.*, p. 23.
63. Bernard Pingaud, « Le roman et le miroir », dans *Arguments*, n° 6, février 1958, p. 3.
64. Colette Audry, « Remarques sur l'article de Pingaud », dans *ibid.*, p. 6.
65. Roland Barthes, « Il n'y a pas d'école Robbe-Grillet », dans *ibid.*, p. 6.
66. *Ibid.*, p. 7.
67. « Toutes les maisons, les rues, même l'air, lui paraissent morts : “On sent partout des enfances mortes. Aucun souvenir d'enfance ici. Personne n'en a. Ils se flétrissent à peine formés et meurent. Ils ne parviennent pas à s'accrocher à ces trottoirs, à ces façades sans vie. Et les gens, les femmes et les vieillards, immobiles sur les bancs, dans les squares, ont l'air de se décomposer” » (Nathalie Sarraute, *Portrait d'un inconnu*, 1957, dans *Œuvres complètes*, édition publiée sous la direction de Jean-Yves Tadié, avec la collaboration de Viviane Forrester, Ann Jefferson, Valérie Minogue et Arnaud Rykner, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, p. 48).
68. « Mais ce qui m'a choqué profondément, au point de faire naître dans mon esprit, tel du reste que Mahood m'en avait affublé, des doutes invincibles, c'était la suggestion que l'infortune arrivée aux miens et portée à ma connaissance d'abord par le bruit de leur agonie, ensuite par l'odeur de leurs cadavres, m'eût fait rebrousser chemin » (Beckett, *L'Innommable*, *op. cit.*, p. 58).
69. « [...] et lui-même dans cette position passive, foetale en quelque sorte, qu'il a d'instinct retrouvée dans son difficile sommeil : le corps affaissé, douloureusement recroquevillé dans le coin de la banquette comme par une nostalgie du sein maternel, de protection, de non-agir –, d'autant plus, donc, que tout concourt à renforcer cette paisible et illusoire sensation d'immobilité ou plutôt d'immuabilité cherchée dans le ventre du sommeil [...] » (Claude Simon, *L'Herbe*, dans *Œuvres*, édition établie par Alastair B. Duncan avec Bérénice Bonhomme et David Zemmour, Tome II, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2013).
70. « Elle mange avec une économie de gestes extrême, sans tourner la tête à droite ni à gauche, les paupières un peu plissées comme si elle cherchait à découvrir quelque tache sur la cloison nue en face d'elle, où la peinture immaculée n'offre pourtant pas la moindre prise au regard » (Alain Robbe-Grillet, *La Jalousie*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Double », 1957, p. 55).
71. Roland Barthes, « Il n'y a pas d'école Robbe-Grillet », dans *Arguments*, n° 6, février 1958, p. 8.
72. Adorno, *Dialectique négative*, *op. cit.*, p. 21.
73. Voir Müller-Doohm, *op. cit.*, p. 203-204.
74. C'est en quelque sorte ce que décrit l'extrait suivant de *L'Innommable* : « Allons, allons, un bon mouvement, voyons, finis de mourir, c'est la moindre des choses, après tout le mal qu'ils se sont donné, pour te faire vivre. Le principal est fait. Ils t'ont assez assassiné, assez suicidé, pour que tu puisses te débrouiller tout seul, comme un grand garçon. Voilà ce que je me dis. Et j'ajoute, déchaîné, Dépouille cette inertie immortelle, elle n'est pas de mise, dans ce milieu. Ils ne peuvent pas tout faire. Ils t'ont mis sur le bon chemin, ils t'ont donné la main jusqu'au bord du précipice, à toi maintenant, en faisant le dernier pas sans assistance, de leur marquer ta reconnaissance » (Beckett, *L'Innommable*, *op. cit.*, p. 77).
75. Franco Momigliano, « L'automation et ses idéologies », dans *Arguments*, n° 2, février-mars 1957, p. 24-25.

76. Adorno, *Minima moralia*, *op. cit.*, p. 59.
77. L' *Innommable* de Beckett explicite en quelque sorte ce processus de destruction hétéronome : « Ils m'ont tué, en me laissant entendre que, n'en pouvant plus, je n'avais pas d'autre ressource que de disparaître » (Beckett, *L'Innommable*, *op. cit.*, p. 60).
78. Jaeggi, *Alienation*, *op. cit.*, p. 22.
79. *Ibid.*, p. 24.
80. Theodor W. Adorno, « Philosophie et division du travail », dans *Arguments*, n° 14, 1959, p. 25.
81. Thomas Munzer, « À propos de Lukács », dans *Arguments*, n° 3, avril-mai 1957, p. 19.
82. « Rectificatif », dans *Arguments*, n° 4, juillet-septembre 1957, p. 40.
83. Max Horkheimer, *Die Juden in Europa*, cité dans Müller-Doohm, *op. cit.* p. 269.
84. Lettre d'Edgar Morin à Theodor W. Adorno du 7 février 1958, Theodor W. Adorno Archiv, Frankfurt am Main, TWAA Ve 010.
85. Rappelons qu'Adorno rencontra, avec Benjamin, Michel Leiris, Georges Bataille et Roger Caillois en 1938 à Paris dans le cadre des travaux et projets du Collège de Sociologie.
86. Brief von Theodor W. Adorno an Max Horkheimer vom 24 Mai 1954, in Theodor Adorno und Max Horkheimer, *Briefwechsel. 1950-1969*, Band IV, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2006, p. 259. « Qu'en est-il de Friedmann ? J'ai le sentiment qu'il serait bon qu'on ait déjà quelque chose de lui dans un des premiers numéros, et nous pourrions éventuellement y joindre quelques remarques sur le bouleversement des conditions de la production technique et les changements anthropologiques, tels qu'ils nous apparaissent. C'est de notre point de vue vraiment un thème central et, si on le traite sous la forme de réflexions sur Friedmann, cela ne devrait pas être trop difficile à faire ».
87. Brief von Lucien Goldmann an Theodor W. Adorno vom 4 November 1957, Theodor W. Adorno Archiv, Frankfurt am Main, TWAA Br 0484.
88. Franco Fortini, « La vision du monde chez Goldmann », dans *Arguments*, n° 3, avril-mai 1957, p. 31.
89. *Ibid.*, p. 32.
90. Brief von Theodor W. Adorno an Max Horkheimer vom 20 Oktober 1952, in Theodor Adorno und Max Horkheimer, *Briefwechsel*, *op. cit.* p. 57. « Merleau-Ponty cogite soi-disant encore sur la dialectique, Sartre s'est très honorablement assis entre toutes les chaises ».
91. Voir Edouard Delruelle, « Raison dialectique ou raison tragique ? Goldmann, Sartre, Lévi-Strauss », exposé présenté au Séminaire « *La Critique de la raison dialectique* et les sciences humaines » organisée par Hervé Oulc'hen à l'Université de Liège, le 21 mai 2015 (le texte est reproduit sur son site personnel, URL : <http://edouard-delruelle.be/raison-dialectique-ou-raison-tragique-goldmann-sartre-levi-strauss/>).
92. Brief von Max Horkheimer an Theodor W. Adorno vom 27 September 1958, In Theodor Adorno und Max Horkheimer, *Briefwechsel*, *op. cit.*, p. 515. « Oui, cela me ferait plaisir qu'il n'y ait pas seulement, parmi les jeunes philosophes de ce pays, des heideggéro-jüngeriens, des existentialistes et des positivistes, mais aussi toujours (contrairement à l'Est, où l'on est en train d'éliminer la pensée non concordante) une jeunesse dissidente et une certaine obstination ».
93. Lucien Goldmann, « L'apport de la pensée marxiste à la critique littéraire », dans *Arguments*, n° 12-13, janvier-mars 1959, p. 45.
94. *Ibid.*, p. 44.
95. *Ibid.*, p. 45 (l'italique est de Goldmann).
96. Vorlage von Lucien Goldmann, 1960, Theodor W. Adorno Archiv, Frankfurt am Main, TWAA Br 0484.
97. Goldmann, « L'apport de la pensée marxiste à la critique littéraire », *op. cit.*, p. 46.
98. Sartre entend opérer une « réintégration du *cogito* dans la dialectique » mais cette réintégration ne réfuterait pas, selon les interprétations goldmanienne et adornienne, la structure a priori du *cogito* mais l'habillerait d'une conceptualité matérialiste ne permettant pas

l'expression du réel mouvement dialectique et préservant le caractère originaire de la conscience intentionnelle, son atemporalité propre.

99. Nous renvoyons à ce propos, pour une nuance des critiques goldmanniennes, à l'article de Grégory Cormann, « Questions de méthode : Sartre, Giovannangeli, la phénoménologie et les "structuralistes" », dans *Bulletin d'analyse phénoménologique*, n° 10-11, 2014, p. 74-88 ainsi qu'à Jaeggi, *Alienation*, *op. cit.*

100. Brief von Lucien Goldmann an Theodor W. Adorno vom 4 November 1957, Theodor W. Adorno Archiv, Frankfurt am Main, TWAA Br 0484.

101. On peut voir cette synthèse à l'œuvre dans les travaux qu'Adorno consacre à Richard Wagner à la fin des années 1930.

102. Cf. Theodor W. Adorno, „Zur gesellschaftlichen Lage der Musik“, in *Zeitschrift für Sozialforschung*, n° 1-1, Leipzig, Hirschfeld, 1932, p. 103-124 und n° 1-3, p. 356-378 ; Theodor W. Adorno, „Über den Fetischcharakter in der Musik und die Regression des Hörens“, n° 7-3, Leipzig, Hirschfeld, 1938, p. 321-356 ; Theodor W. Adorno, „Fragmente über Wagner“, in *Zeitschrift für Sozialforschung*, n° 8-1, Leipzig, Hirschfeld, 1939-1940, p. 1-49 ; Theodor W. Adorno, „On Popular Music“, in *Zeitschrift für Sozialforschung*, n° 9-1, Leipzig, Hirschfeld, 1941, p. 17-48.

103. Theodor W. Adorno, « Musique et technique », dans *Arguments*, n° 19, 1960, p. 50.

104. *Ibid.*

105. *Ibid.*, p. 54.

106. Müller-Doohm, *Adorno*, *op. cit.*, p. 256.

107. Lettre de Georges Friedmann à Theodor W. Adorno du 8 février 1963, Theodor W. Adorno Archiv, Frankfurt am Main, TWAA Br 0426.

108. Lettre de Georges Friedmann à Theodor Adorno du 30 octobre 1958, Theodor W. Adorno Archiv, Frankfurt am Main, TWAA Br 0426.

109. Ce laboratoire est mentionné dans la lettre à Adorno citée ci-dessus. Jean Stötzel en était alors directeur. Adorno entretint avec ce dernier une riche correspondance durant les années 1957-1958.

110. Tiphaine Samoyault, *Roland Barthes. Biographie*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2015, p. 307.

111. Brief von Lucien Goldmann an Theodor W. Adorno von 1959, Theodor W. Adorno Archiv, Frankfurt am Main, TWAA Br 0484.

112. Traduit en français par « Domicile conjugal ».

113. Traduit en français par « Unis séparés ».

114. Traduit en français par « Boutiques ».

115. Traduit en français par « Le monde où l'on catche ».

116. Samoyault, *op. cit.*, p. 355.

117. *Ibid.*, p. 272.

118. *Ibid.*, p. 292.

119. *Ibid.*, p. 293.

120. Roland Barthes, « L'Arlésienne du catholicisme », cité dans *ibid.*, p. 312.

121. Samoyault, *ibid.*, p. 313.

122. Voir notamment Adorno, *Dialectique négative*, *op. cit.*, p. 19-20.

123. Adorno, *Minima Moralia*, *op. cit.*, p. 212.

124. Roland Barthes, « Jouets », dans *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, p. 64.

125. Adorno, *Minima Moralia*, *op. cit.*, p. 27.

126. Roland Barthes, « Conjugales », dans *Mythologies*, *op. cit.*, p. 51.

127. Jean Duvignaud, « À propos de l'article de Misrahi », dans *Arguments*, n° 3, avril-mai 1957, p. 27.

128. Claude Lefort, « Sur l'article de Morin », dans *Arguments*, n° 4, juillet-septembre 1957, p. 21.

129. Edgar Morin, « Vers l'avenir : antimatière, galaxie, androïde », dans *Arguments*, n° 5, décembre 1957, p. 4.

130. Edgar Morin, « La crise française », dans *Arguments*, n° 8, juin 1958, p. 17.
131. Blaise Bargiac, « L'actualisation du virtuel », dans *Arguments*, n° 9, septembre 1958, p. 4.
132. Georg Lukács, « Qu'est-ce que le marxisme orthodoxe ? », dans *Arguments*, n° 3, avril-mai 1957, p. 12-13.
133. Voir à propos de l'usage d'un vocabulaire phénoménologique chez Barthes son article « Littérature objective ».
134. Roland Barthes, « Le mythe, aujourd'hui », dans *Mythologie*, *op. cit.*, p. 269.
135. Adorno, *Minima Moralia*, *op. cit.*, p. 230.
136. Adorno, *Dialectique négative*, *op. cit.*, p. 77.
137. Barthes, « Le mythe, aujourd'hui », *op. cit.*, p. 270.
138. Adorno, *Dialectique négative*, *op. cit.*, p. 77-78.
139. On sait que, s'il s'est exilé en 1934, Adorno a bien connu le nazisme, effectuant régulièrement des voyages en Allemagne, où sont restés ses parents et sa fiancée, et ayant subi les humiliations réservées aux intellectuels juifs de gauche. Il est à ce propos intéressant de noter l'importance qu'a eue pour lui la mort de Berg en 1935 en raison de ses conditions matérielles, cette disparition étant l'exemple pour Adorno d'une mutilation de la vie d'un esprit génial par la barbarie fasciste. Le suicide de Benjamin en 1940 consacrera la critique absolue des structures propres au fascisme ainsi que des organisations économiques et politiques ayant amené à l'avènement de celui-ci.
140. Patrice Maniglier dir., *Le Moment philosophique des années 1960 en France*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Philosophie française contemporaine », 2015.
141. Brief von Theodor W. Adorno an Gilbert Gadoffre vom 19 Juni 1959, Theodor W. Adorno Archiv, Frankfurt am Main, TWAA Ei 362. « Ce serait pour moi tout aussi important de m'entretenir par exemple avec Jean Wahl que de faire la connaissance d'un penseur aussi remarquable que Merleau-Ponty ou d'une écrivaine aussi remarquable que Nathalie Sarraute ».
142. Müller-Dohm, *op. cit.*, p. 363-372.
143. Fredric Jameson, "Modernism and Its Repressed; or, Robbe-Grillet as Anti-Colonialist", in *The Ideologies of Theory*, *op. cit.*, p. 177-178.
144. *Arguments*, n° 20, 1960, p. 66.
145. Nous concevons ces analyses comme un prolongement critique de l'ouvrage *Lecture phénoménologique du discours romanesque. Rhétorique du corps dans le roman existentialiste et le Nouveau Roman* (Lambert Lucas) qui ne prend pas directement en compte l'importance de l'œuvre de Beckett dans l'actualisation de la rhétorique phénoménologique du corps, à la croisée du roman existentialiste et du Nouveau Roman. En effet, l'œuvre de Beckett, en plus d'interroger la possibilité d'une lecture phénoménologique du discours romanesque, permet de dépasser cette approche au profit d'une *lecture dialectique du discours romanesque*.
146. Par souci de concision, nous nous focalisons ici sur ce roman, mais précisons que l'ensemble de l'œuvre de Beckett, et plus largement celle du Nouveau Roman, produite dans les années 1950 vient appuyer les observations qui suivent.
147. Beckett, *L'Innommable*, *op. cit.*, p. 21.
148. *Ibid.*, p. 116.
149. Theodor W. Adorno, « Pour comprendre *Fin de partie* », dans *Notes sur la littérature*, Paris, Flammarion, 1984, p. 203.
150. *Ibid.*, p. 210.
151. Beckett, *L'Innommable*, *op. cit.*, p. 92.
152. *Ibid.*, p. 50.
153. *Ibid.*, p. 59.
154. *Ibid.*, p. 212-213.
155. Adorno, *Dialectique négative*, *op. cit.*, p. 40.

156. Adorno a insisté sur le caractère illusoire de l'interprétation des romans de Beckett, interprétation qui reste toujours « en arrière » de la radicalité rhétorique (Adorno, « Pour comprendre *Fin de partie* », *op. cit.*, p. 204).
157. Beckett, *L'Innommable*, *op. cit.*, p. 103.
158. Nous n'avons d'ailleurs pas traité de son article, fondamental, paru dans *Arguments* en 1960, « De l'ontologie à la technologie ».
159. Gil Delannoï, « *Arguments*, 1956-1962 ou la parenthèse de l'ouverture », in *Revue française de science politique*, n° 34-1, 1984, p. 141.
160. Franco Fortini, cité et traduit dans Cavazzini, *op. cit.*
-

RÉSUMÉS

Cette contribution entend analyser la réception de la théorie critique d'Adorno dans le champ intellectuel français de la deuxième moitié des années 1950, plus précisément dans la revue *Arguments* (1956-1962). En analysant les particularités rhétorico-conceptuelles d'une sociabilité réunie autour d'une revue, elle tente de montrer l'importance de l'interrelation des discours philosophique et littéraire dans la constitution d'une théorie critique française.

INDEX

Index géographique : France, Allemagne

Mots-clés : Theodor W. Adorno, Théorie critique, Dialectique négative, *Arguments*, Transfert intellectuel, Dialogue franco-allemand, Matérialité du discours, Rhétorique, Roland Barthes, Lucien Goldmann, Nouveau Roman, Samuel Beckett

Index chronologique : 1945-1962

AUTEUR

THOMAS FRANCK

Doctorant en Philosophie et Lettres à l'Université de Liège dans le groupe de recherche GENACH (Genèse et actualités des Humanités critiques. France-Allemagne 1945-1980), Gast am LS Praktische Philosophie und Sozialphilosophie mit Rahel Jaeggi (Humboldt Universität zu Berlin)